

Adeline
CAUTE

LES RESCAPÉS DE L'ORAGE



BORÉAL junior

Les Éditions du Boréal
3970, rue Saint-Ambroise
Montréal (Québec) H4C 2C7
www.editionsboreal.qc.ca
boreal@editionsboreal.qc.ca

LES RESCAPÉS DE L'ORAGE

Adeline Caute

LES RESCAPÉS DE L'ORAGE

b boréal inter

© Les Éditions du Boréal 2025
Dépôt légal : 3^e trimestre 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Distribution en Europe : Pollen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et de Bibliothèque et Archives Canada*

Titre : Les rescapés de l'orage / Adeline Caute.

Noms : Caute, Adeline, 1982- auteur.

Collections : Boréal junior ; 128.

Description : Mention de collection : Boréal junior ; 128

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20250041812 | Canadiana (livre
numérique) 20250041820 | ISBN 9782764628867 | ISBN 9782764638866
(PDF) | ISBN 9782764648865 (EPUB)

Classification : LCC PS8505.A795 R47 2025 | CDD jC843/.6—dc23

*Pour Martin, Léo et Sol,
Christine, Martial et Pierre-Emmanuel*

Avec tout mon amour

CHAPITRE 1

Le plan B

Depuis déjà quelques minutes, Sophie fixait d'un œil inquiet les nuages gris foncé qui défilaient dans le ciel au-dessus de la cour de l'école. Il devenait urgent de se mettre à l'abri ou de passer au plan B. N'importe quel plan B.

— Adrien !

Le garçon tourna la tête, les sourcils froncés. Il répondit quelque chose, mais Sophie n'entendit rien d'autre que le hurlement du vent.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda-t-elle en forçant la voix.

Adrien s'approcha, tête baissée, en faisant tourner les roues de son fauteuil avec peine.

— J'ai dit que tu devrais essayer d'appeler Seb une dernière fois, et puis, s'il ne répond pas, on part sans lui.

En temps normal, cette idée aurait paru complètement ridicule à Sophie, mais, dans les circonstances, elle était arrivée à la même conclusion.

— C'est exactement ce que j'allais proposer, acquiesça-t-elle en arrachant une feuille d'arbre qui venait de se prendre dans ses cheveux.

Elle sortit son cellulaire de sa poche : 18 h 13. Ça faisait donc presque une heure que leur gardien était parti voir sa blonde en leur promettant d'être de retour « dans cinq minutes ». C'était seulement la deuxième fois que Sophie venait à Montréal, mais ça n'avait pas empêché Seb de les déposer tous les quatre dans la cour d'une école primaire d'Ahuntsic, un quartier qu'elle ne connaissait pas. Une cour complètement vide, en plus, puisqu'on était au début du mois d'août. « Ça sera pas long, les kids ! » avait-il lancé aux quatre amis sans se retourner.

Pour la douzième fois, Sophie tenta de le joindre sur son cellulaire. Elle suspendit sa respiration tout le temps que les sonneries retentirent, mais... « Salut ! Je ne peux pas prendre votre appel maintenant, alors... » Elle raccro-

cha en soupirant. Bon. On ne pourrait pas dire qu'elle n'avait pas essayé.

Sophie jeta un regard autour d'elle dans l'espoir absurde qu'une idée lui vienne. C'était peine perdue : le seul endroit qui puisse les protéger des éléments, c'était l'auvent qui surplombait la grande porte de l'école, mais il y avait une volée de marches pour y accéder et, avec son fauteuil roulant, Adrien n'arriverait pas à les monter. Et aucune chance que Sophie puisse le hisser en haut des marches : le fauteuil était beaucoup trop lourd. S'ils avaient été près de chez eux, ils auraient peut-être pu se réfugier chez un voisin, mais les quatre amis ne connaissaient personne dans le coin.

Ça faisait d'ailleurs un bon moment que Sophie n'avait vu personne dans les rues. Tous les habitants du voisinage étaient rentrés se mettre en sécurité chez eux.

Enfin, tout le monde à part eux quatre.

Le moment était venu de prendre une décision.

— Rose ! Antoine !

À son appel, les deux petits arrêtaient de courir après un cône orange que le vent faisait rouler à travers la cour.

— As-tu vu comme le vent est fort ? s'exclama Antoine en essayant de faire une pirouette, les bras écartés pour sentir pleinement le souffle du vent.

— Oui, c'est vraiment intense, répondit Sophie. L'orage va bientôt commencer. On doit se mettre à l'abri au plus vite, alors on va se dépêcher d'aller chez Adrien et Rose à Laval, comme prévu. On n'a plus le temps d'attendre Seb.

Les protestations éclatèrent aussitôt.

— À pied, tu veux dire ? s'exclama Antoine en secouant la tête, les yeux ronds comme des billes. Es-tu folle ? On ne connaît même pas le chemin ! On va se perdre !

— On a fait le trajet ce matin en voiture, il faut juste refaire la route dans l'autre sens.

— J'ai une carte et une boussole, moi ! intervint Rose avec enthousiasme.

— Mais c'est beaucoup trop loin ! reprit Antoine.

— Ce n'est pas si loin que ça, dit Sophie, en élevant encore la voix pour se faire entendre à travers le souffle du vent. Je dirais... trente minutes, maximum. De toute façon, on ne peut pas rester ici, on doit se mettre à l'abri.

— Moi, je n'ai jamais traversé le pont à pied ! dit Rose en plaçant ses mains en visière pour empêcher ses tresses de fouetter son visage.

Face aux réticences des deux petits, Sophie adressa un regard appuyé à Adrien pour obtenir son soutien. Celui-ci réfléchit un instant, puis il déclara :

— Je pense qu'il y a un trottoir pour les piétons sur le pont. Et je suis pas mal sûr qu'on sera tout seuls à le traverser par ce temps. Ça va bien aller.

— Exactement ! renchérit Sophie avec force en ajustant les sangles de son sac à dos. Allez, c'est parti !

Et elle donna l'exemple en marchant résolument vers la rue. Elle entendit Adrien encourager les deux petits à ramasser leurs sacs et, quelques instants après, elle sentit avec soulagement la petite main froide de Rose se glisser dans la sienne.

CHAPITRE 2

En route

Sophie serra la main de Rose et marcha aussi rapidement que le vent le lui permettait... mais elle dut ralentir presque aussitôt : même au pas de course, Rose n'arrivait pas à suivre le rythme. Sophie grimaça : trente minutes, c'était peut-être possible pour ses jambes d'adolescente, mais pas pour celles d'une petite fille de six ans et d'un petit garçon de huit. *Est-ce que je vais devoir les porter à tour de rôle ?* se demandait-elle, paniquée. Quant à Adrien, il était seulement de deux ans son cadet, mais Sophie n'était pas certaine de la vitesse à laquelle il pouvait avancer avec son fauteuil dans des conditions pareilles. Elle leva les yeux vers le ciel. Si c'était possible, les nuages semblaient encore plus menaçants qu'auparavant.

— Donne-moi ton sac à dos, Rose, proposa Sophie. Je vais le porter pour toi, d'accord ?

Visiblement soulagée, la petite fille hocha la tête et s'exécuta. Sophie mit le sac sur son épaule et constata avec étonnement qu'il était plus pesant et plus encombrant que le sien. *Mais qu'est-ce qu'elle a donc bien pu apporter ?* Elle secoua la tête : ce n'était pas le moment de poser des questions. Elle prit la main de Rose et se remit en route.

Les quatre amis continuèrent à avancer en silence, concentrés sur leurs pas, la tête courbée contre le vent. Dans la première minute de marche, Sophie rattrapa de justesse Rose qui trébucha deux fois. Tous les quatre avaient eu la bonne idée d'enfiler chandails et vestes avant de partir, mais cela n'empêchait pas le vent de s'engouffrer dans leurs vêtements et d'en faire claquer le tissu comme les voiles d'un bateau.

Bientôt, ils arrivèrent à un grand boulevard complètement désert. Pas un humain, pas un chat, pas un écureuil en vue. Sophie frissonna.

— C'est Henri-Bourassa, je pense, annonça Adrien.

Sophie savait qu'ils devaient marcher un peu vers l'ouest pour atteindre le pont, mais le

boulevard était très large, et le vent risquait d'y être encore plus violent que dans les petites rues. Comme pour confirmer son intuition, une bourrasque puissante souffla à ce moment-là et les poussa tous les quatre d'un bon mètre vers la droite.

— Woah ! s'écria Antoine en faisant des moulinets avec les bras pour retrouver son équilibre.

Intuitivement, Sophie tendit sa main libre vers son frère, mais il fit un pas décidé dans la direction d'Adrien en secouant la tête.

— Je suis capable de marcher tout seul !

Sophie prit une grande respiration et fit un geste du menton vers l'intersection suivante.

— Il faut qu'on continue jusqu'à la prochaine rue, expliqua-t-elle en élevant à nouveau la voix, celle-ci est trop venteuse.

Sans attendre que la lumière passe au vert, elle s'élança sur le boulevard, Rose trottant à ses côtés et les deux garçons dans leur sillon.

En arrivant à la rue suivante, ils s'arrêtèrent net. D'ordinaire, elle devait respirer la sérénité et l'opulence, avec ses vieilles maisons aux colonnes majestueuses et leurs grands terrains plantés d'immenses arbres centenaires. Mais

aujourd'hui, les arbres ployaient à des angles impossibles sous les attaques incessantes du vent. Devant ce spectacle, Sophie pensa au film *Le Parc jurassique*, où les dinosaures broient la végétation sous leurs pattes comme s'il s'agissait de brindilles.

Comme par un fait exprès, une branche énorme se brisa à ce moment précis et les quatre compagnons poussèrent un cri de surprise en la voyant s'écraser au sol à quelques mètres d'eux dans un grand CRAC !

Sophie et Adrien échangèrent un regard paniqué et, sans se consulter outre mesure, les quatre amis poursuivirent leur chemin et empruntèrent une rue en pente au bout de laquelle on devinait la rivière.

Toutefois, aussitôt qu'ils s'y engagèrent, un nouveau problème devint évident : dans son fauteuil, Adrien était ballotté par le vent, qui semblait décidé à le précipiter contre le muret de pierre bordant la rue.

— Veux-tu un coup de main ? lança Sophie à son intention.

À force d'élever le ton pour se faire entendre, elle commençait à avoir mal à la gorge.

— Oui, d'accord ! répondit Adrien en criant lui aussi.

Sophie tendit l'énorme sac à dos de Rose à Adrien, puis elle alla se placer derrière le fauteuil pour agripper les poignées et lança :

— Rose, attrape ma poche arrière ! Antoine aussi, de l'autre côté !

Sans poser de questions, les deux petits prirent leur position et ils entamèrent ensemble la descente de la côte. Sophie ne poussait pas le fauteuil : elle le retenait. Elle devait employer toute sa force pour éviter qu'il ne lui échappe. À un moment, elle craignit d'avoir perdu le contrôle, mais Adrien stabilisa les roues et les força à retourner dans la bonne direction. Derrière eux, les petits trottaient, la main fermement accrochée à la poche de Sophie.

Ils atteignirent finalement le bas de la côte, et c'est précisément à ce moment-là que les éclairs se mirent à zébrer le ciel, que le tonnerre retentit pour la première fois et que l'eau sembla jaillir de toutes parts autour d'eux. Soudain, leurs yeux, leur nez, leur bouche et leurs oreilles se retrouvèrent pris d'assaut par un véritable torrent. D'instinct, Sophie se lança dans une course folle, les mains toujours solidement

amarrées aux poignées du fauteuil. Elle entendit Antoine ou Rose protester, mais tous deux restèrent bien cramponnés à ses poches tandis qu'ils couraient cahin-caha derrière elle en direction du pont.

CHAPITRE 3

Le pont

À travers les grosses gouttes de pluie qui assailaient son visage, Sophie voyait le pont qui approchait. Elle s'imagina en train de le traverser avec les trois autres, sous les attaques du vent et de l'eau menaçant de les faire tomber à chaque pas. La conclusion était sans appel : c'était trop dangereux.

Sans un mot, elle changea de cap et obliqua vers la rivière. Elle sentit les mains d'Adrien se serrer sur les roues sous l'effet de la surprise, mais elle persista et, bientôt, ils furent rendus sous le pont tous les quatre.

Trempés, grelottants, haletants, ils s'immobilisèrent en silence. Les petites tresses de Rose étaient collées contre son crâne et l'eau ruisselait sur son front et sa nuque, formant une flaque dans sa capuche renversée. Antoine était

pâle et Adrien continuait d'agripper nerveusement les roues de son fauteuil.

— On n'y serait jamais arrivés, expliqua Sophie après avoir repris son souffle.

Maintenant qu'ils étaient un peu à l'abri de l'orage, protégés par la voûte du pont, Sophie se frotta les yeux du revers de la main et déposa son sac à dos au pied d'un gros bloc de ciment. Deux autres blocs de ciment, du gravier et quelques détritrus complétaient le tableau de la grotte bétonnée aménagée sous le pont.

— On va rester ici pendant l'orage, dit-elle en ajustant le volume de sa voix, car le pont étouffait un peu la cacophonie des éléments déchaînés. On se remettra en route après. En attendant, je vais appeler ma mère pour lui dire où on est. Vous pourrez appeler vos parents aussi si vous voulez.

— Et Seb ? demanda Rose.

— Peut-être après, répondit Sophie distraitement en glissant la main dans sa poche avant pour prendre son cellulaire.

Misère ! Son short était aussi trempé que si elle l'avait sorti de la laveuse avant le cycle d'essorage. Son cellulaire baignait littéralement dans l'eau ! Saisie d'un mauvais pressen-

timent, Sophie tenta de l'allumer, mais l'écran resta noir.

— Ce... ce n'est pas grave, fit-elle d'un ton faussement léger. Ça va sécher. Sinon, on n'aura qu'à appeler nos parents de votre téléphone en arrivant chez vous, tantôt.

Elle jeta un coup d'œil aux trombes d'eau qui tombaient des deux côtés du pont en faisant le souhait silencieux que « tantôt » arrive très vite. Machinalement, elle fit glisser son cellulaire dans sa poche, mais Adrien réagit aussitôt :

— Mauvaise idée, il ne séchera jamais dans ta poche. Tiens, ajouta-t-il en retirant sa veste trempée et en la pliant sur l'envers. Tu peux le poser dessus.

Un nouveau coup de tonnerre assourdissant retentit. Sophie vit Antoine sursauter en grimaçant. Rose, à quelques pas de là, paraissait au bord des larmes.

— Pourquoi vous n'enlevez pas vos chandails ? proposa Sophie en déposant son cellulaire. Ils sont pleins d'eau et continuent de dégouliner sur vos jambes. Si vous les pliez, vous pourrez vous en servir comme coussin et vous asseoir dessus.

— Mais elle est toute mouillée, ma veste, gémit Antoine.

— Tu peux la retourner comme je l'ai fait, proposa Adrien. Ça aide quand même un peu.

— Déballez vos sacs à dos aussi, dit Sophie. Vous pourrez faire sécher vos affaires sur les blocs de ciment.

En quelques instants, Antoine avait sorti et disposé sur sa veste les quelques bricoles qu'il avait paquetées dans son sac à dos ce matin-là, dont les deux billets de cinq dollars empochés pour s'acheter un souvenir de Montréal. Avant de les placer sur le bloc de ciment devant lui, il s'assura de les lisser, puis il posa une boîte de jus par-dessus pour éviter qu'ils ne s'en-voient.

Quant à Rose, elle se lança dans une véritable cérémonie. Fascinée, Sophie la regarda méthodiquement extraire de son énorme sac des objets aussi variés qu'inattendus, qu'elle examina l'un après l'autre pour s'assurer qu'ils étaient sortis de l'orage indemnes : une gourde, deux barres tendres, un paquet de croustilles, une pomme, une compote à boire, quelques crayons de couleur, une boussole, une carte (absolument détrempée) de Montréal, une

corde (une corde ?!) et finalement... un couteau suisse.

— Rose ! s'exclama Adrien. Si Papa apprend que tu lui as encore piqué son couteau, il ne sera pas content.

— Tu as juste à ne pas lui dire, répliqua Rose en haussant les épaules. Il faut toujours être prête pour l'aventure.

Vidant elle aussi son sac, Sophie serra dans sa main l'objet le plus précieux qu'il contenait : son chargeur téléphonique. Elle l'essuya comme elle le put sur son t-shirt, puis le posa à côté des affaires de Rose. Pour le moment, il ne lui était d'aucune utilité, mais elle était bien contente de l'avoir.

Une fois leurs sacs vidés, Antoine et Rose se laissèrent glisser contre un des blocs de ciment, puis levèrent les yeux vers Sophie, dans l'attente de nouvelles instructions. Comme aucune consigne ne semblait venir, Antoine demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait si l'orage dure longtemps ?

C'était une bonne question. La pluie continuait de tomber sans relâche, le vent sifflait autour d'eux avec une force inouïe, et le fracas

des éléments déchaînés était véritablement apocalyptique.

Sophie réfléchit, mais ne trouva pas quoi répondre et le silence s'étira sans qu'Antoine insiste. À son tour, Sophie plia son chandail et s'assit dessus, entre les deux petits.

Un long moment s'écoula, sans la moindre accalmie. À plusieurs reprises, ils entendirent le bruit d'un arbre qui tombe et, peut-être, la sirène d'un camion de pompier au loin, mais ils ne pouvaient en être sûrs : leur champ de vision se limitait au ventre en creux du pont et à l'eau de la rivière martelée par la pluie. Il faisait trop froid pour parler. Épuisés, ils attendirent en frissonnant la fin de l'orage qui semblait ne devoir jamais venir.

La lumière diminua peu à peu puis disparut, emportant avec elle les derniers espoirs de Sophie.

CHAPITRE 4

Une nuit sous le pont

L'orage dura toute la nuit. Après s'être tortillés pour trouver une position confortable par terre, Antoine et Rose s'endormirent roulés en boule à côté de Sophie. Bientôt, Adrien et elle glissèrent eux aussi dans un sommeil agité.

Vers deux heures du matin, un bruit insolite réveilla Sophie en sursaut. Elle se redressa, saisit son cellulaire qui, cette fois-ci, s'alluma (victoire !), et elle activa l'application lampe de poche. *Pitié, que ça ne soit pas un raton laveur venu voler les barres tendres*, pria-t-elle.

Sophie eut beau plisser les yeux, elle n'aperçut aucun mouvement, et le mince faisceau lumineux de son cellulaire ne révéla rien d'autre qu'un sac de couchage sale, abandonné à quelques mètres de là. Il avait dû échapper à son attention à leur arrivée sous le pont. Sans se

lever, elle l'examina à la lumière de la lampe. Il semblait relativement sec. L'espace d'un instant, elle envisagea d'aller le chercher pour en recouvrir les jambes nues des deux petits, mais les taches douteuses qui le constellaient la firent changer d'avis.

Comme aucun animal sauvage ne semblait rôder dans les parages, Sophie éteignit la lampe de poche. Même dans l'obscurité, le poids de son cellulaire dans sa main était familier et réconfortant. Elle allait enfin pouvoir appeler sa mère ! Sophie savait qu'elle risquait de lui infliger un choc nerveux, mais elle était tellement soulagée à l'idée de lui parler qu'elle aurait pu en pleurer. Quand sa mère serait au courant de la situation, elle quitterait Ottawa sans attendre et réussirait peut-être même à revenir à Montréal avant le lever du soleil. Elle viendrait les chercher sous le pont, ils rentre-raient chez eux, à Rawdon, prépareraient un immense petit-déjeuner (des œufs ! du bacon ! des gaufres !) et Sophie dormirait douze heures d'affilée dans son lit douillet.

La main tremblante, elle appuya sur le nom de sa maman, regarda la photo de son visage souriant s'afficher à l'écran et attendit. Bizarre.

Au lieu de la sonnerie habituelle, elle entendit trois tonalités rapides suivies d'un retour au silence. Est-ce que sa mère avait éteint son cellulaire pour la nuit ? Elle essaya une deuxième fois : même résultat. Agacée, Sophie décolla le téléphone de son oreille et scruta l'écran en quête d'une explication. Les mots *Aucun réseau disponible* étaient affichés en petits caractères. Non, non, non ! Comment était-ce possible qu'elle soit aussi malchanceuse ? Le hasard les avait-il vraiment menés dans la dernière zone sur l'île de Montréal qui ne soit pas desservie par les réseaux téléphoniques ?

Sophie respira profondément et tenta de se calmer. Ça ne servait à rien de paniquer. Elle allait devoir attendre d'arriver chez Adrien et Rose, à Laval, pour parler à sa mère. *Plus que quelques heures*, se dit-elle, en empochant son téléphone et en se pelotonnant comme elle pouvait sur le sol inégal pour se rendormir.

CHAPITRE 5

Une rencontre inattendue

C'est la lumière du petit matin, aussi douce que l'orage avait été violent, qui les tira du sommeil. Rose remua en premier, ce qui réveilla Sophie, puis Antoine, qui s'étira ; son bras accrocha accidentellement la jambe d'Adrien, qui sur-sauta.

Sophie regarda ses compagnons les uns après les autres. Décoiffés, poussiéreux, ils avaient tous besoin d'un bon bain et de vêtements propres. Mais c'était Adrien qui semblait avoir le plus souffert de leur nuit à la belle étoile, si on pouvait l'appeler ainsi. Avachi dans son fauteuil roulant qu'il n'avait pas quitté depuis une éternité, il s'était endormi la tête penchée vers l'avant. « Aaah », gémit-il en essayant de se redresser prudemment.

Sophie lui adressa un sourire compatissant.

Elle-même se sentait engourdie, affamée et assoiffée.

— Je dois aller à la salle de bain, annonça Antoine en se frottant les yeux.

— Il ne faut pas que tu t'éloignes, ordonna Sophie.

Elle chercha des yeux un endroit qui puisse convenir.

— Tiens, à côté de ce vieux sac de couchage, par terre, dit-elle en pointant l'emplacement du doigt, quelques mètres plus loin.

— Oh là, minute !

Une voix rocailleuse venait de s'élever du sac de couchage. Les quatre amis poussèrent un premier cri, puis un deuxième lorsque, sous leurs yeux écarquillés par la surprise, le sac de couchage se mit à remuer. Un instant plus tard, la tête d'une femme en émergea.

— Pas touche à ma couverte ! lança-t-elle sur un ton brusque.

La femme fit glisser un regard sévère de l'un à l'autre des enfants. *C'est elle que j'ai dû entendre cette nuit*, pensa Sophie.

Quand il devint clair qu'aucun d'entre eux n'allait causer de tort à sa « couverte », l'inconnue reprit la parole, sans animosité cette fois.

— Avez-vous remarqué qu'il n'y a plus d'électricité ?

— D'électricité ? répéta Sophie.

— Oui, d'é-lec-tri-ci-té, tu ne connais pas ça ? Les lumières du pont se sont éteintes pendant la nuit. Je me demande si c'est seulement Ahuntsic ou si ça touche toute l'île. Pensez-vous que Laval aussi manque d'électricité ?

C'étaient beaucoup d'informations d'un coup pour le cerveau de Sophie, qui fonctionnait au ralenti après la mauvaise nuit qu'elle venait de passer.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Sophie ? demanda Rose.

— Ce n'est pas très grave, répondit Antoine à sa place. On n'a pas besoin de lumière pendant la journée.

— Eille, parle pour toi, lança l'inconnue sur un ton maussade. Il faut que je mette mon cellulaire à charger, il n'a presque plus de batterie.

Elle examina les objets alignés sur les blocs de ciment.

— Vous avez l'air bien équipés ! Êtes-vous des espions ?

Rose gonfla la poitrine fièrement.

— Pas encore, mais je veux devenir espionne quand je serai grande ! Et mes parents m'ont donné plein d'équipement à Noël. Comme ça, je suis toujours prête pour l'aventure.

— Plein d'équipement certain ! s'exclama la femme. Vous avez même de la corde ? Vous n'auriez pas une batterie à énergie solaire pour mon cellulaire ?

Rose secoua la tête, les paumes tournées vers le ciel en signe d'impuissance.

Parlant de cellulaire et de batterie, Sophie avait hâte de réessayer d'appeler sa mère. Elle décida de se concentrer sur les tâches à accomplir pour qu'elle et les trois autres puissent quitter les lieux au plus vite.

— Antoine, tu peux aller à la salle de bain dans le buisson, juste là, mais reviens tout de suite, d'accord ? On va déjeuner et se mettre en route.

Antoine s'éloigna en trotinant.

— Moi, j'ai mes raisons, reprit la femme après un temps, mais comment ça se fait que tous les quatre, vous ayez passé la nuit dehors pendant l'orage du siècle ?

— Nous aussi, on a nos raisons.

C'était Adrien qui avait répondu, le visage fermé.

— Ça se peut, mais où est-ce qu'ils sont, vos parents ? insista l'inconnue.

— À une conférence à Ottawa, répondit Rose.

— Rose ! gronda Adrien en fusillant sa sœur du regard.

— Vos parents sont partis à une conférence, puis ils vous ont laissé dormir tout seuls sous le pont Viau ?

— Mais non ! pouffa Rose. On a un gardien qui reste avec nous dans notre maison, à Laval, mais il nous a abandonnés dans une cour d'école pour aller passer du temps avec sa blonde.

— Rose ! fit Adrien à nouveau.

La petite ignore complètement son frère et poursuivit :

— Nos parents sont à une conférence sur l'*ergonomie* des installations à domicile pour les enfants handicapés.

— Er-go-no-mie, reprit Adrien machinalement, avant de pincer les lèvres, l'air contrarié de s'être laissé entraîner dans la conversation.

— Tout un mot, ça ! fit remarquer l'inconnue.

— Mes parents en parlent tout le temps, continua Rose. Ils sont pédiatres et la mère de Sophie et d'Antoine est directrice du camp Libellule. C'est un camp pour les enfants handicapés, précisa la fillette devant le regard interrogateur de la femme. Ils sont partis deux nuits et ils nous ont laissés avec Seb.

— Rose, as-tu besoin d'aller aux toilettes ? coupa Sophie, à son tour un peu mal à l'aise de voir sa vie ainsi déballée devant une inconnue.

Rose fit non de la tête.

— Et toi, il est où, ton père ?

La question s'adressait à Sophie.

— Ce n'est pas de vos affaires, répondit-elle.

Mais au même moment, Antoine, de retour parmi eux, intervint : « Il habite en Allemagne. »

Sophie poussa un soupir résigné.

— Hmm, fit la femme. C'est loin, l'Allemagne.

Elle les dévisagea l'un après l'autre sans aucune retenue. Sous la masse de ses cheveux

en fils de fer perçaient des yeux d'un noir brillant.

— Moi, j'ai faim, annonça Antoine.

— On a des biscuits, des chips, des barres tendres, de la compote, du jus et une pomme, répondit Sophie, soulagée d'avoir une raison de mettre un terme à la conversation.

Les trois autres s'avancèrent vers les victuailles pour attraper ce qui les tentait. Une fois de plus, la femme les regarda avec curiosité. Sophie songea à lui proposer un biscuit, mais elle ne savait pas combien de temps prendrait la traversée du pont ni si elle ou un des autres enfants risquaient d'avoir encore faim, alors elle évita le regard de la femme et ne lui offrit rien à manger.

Heureusement, elle n'eut pas besoin de se sentir coupable : pendant que les quatre compagnons dévoraient leur repas en silence, la femme sortit ses propres provisions.

La nouvelle de la coupure d'électricité avait surpris Sophie, mais cela ne changeait pas ses plans. Comme prévu, dès qu'ils auraient mangé, ils se remettraient en route, traverseraient le pont et iraient s'installer chez Adrien et Rose à Laval en attendant le retour de Seb ou,

encore mieux, de leurs parents. Sophie espérait que le frigo des Bienaimé était plein et qu'ils y trouveraient de quoi faire un vrai repas.

— Vous devriez appeler vos parents, reprit la femme, interrompant le fil des pensées de Sophie.

— Il n'y a pas de réseau ici, rétorqua Sophie d'un ton un peu sec.

— Ben sûr que si ! s'esclaffa l'inconnue.

Elle sortit un vieux cellulaire de sa poche et pianota sur les touches, les yeux rivés sur l'écran.

— Ça alors, on dirait que les lignes téléphoniques sont coupées ! Ben dis donc ! Si vous saviez le nombre de fois que j'ai utilisé mon cellulaire ici, je vous garantis que, d'habitude, ça marche. Ça doit être l'orage. Ayoye, plus d'électricité et plus de téléphone ! On se croirait en pleine crise du verglas en août ! Ha !

Les petits commencèrent à poser des questions et à discuter avec animation, mais Sophie les entendait à peine. Elle se mit à ramasser les chandails poussiéreux et ce qu'il restait des provisions. Elle se sentait complètement dépassée.

Plus de réseau téléphonique. Comment allaient-ils faire pour joindre leurs parents ?

Plus d'électricité non plus. La ville au complet devait être arrêtée comme un écran qui gèle ! L'orage de la veille était peut-être terminé, mais de nouveaux dangers les guetteraient tant qu'ils continueraient à errer dans les rues de la ville.

Décidément, le mieux pour eux quatre était de mettre le plan initial de Sophie à exécution le plus vite possible : aller chez Adrien et Rose en attendant que la vie reprenne son cours normal.

CHAPITRE 6

L'idée d'Adrien

Quand ils sortirent de sous le pont, la lumière les éblouit. Ils mirent quelques instants à s'acoutumer à la clarté et, immédiatement, les dégâts causés par l'orage leur sautèrent aux yeux. Le sentier qu'ils avaient pris la veille avait disparu : le sol était recouvert d'un tapis de branches brisées si dense qu'on ne voyait presque plus le gravier en-dessous.

— Oh wow ! fit Antoine. On dirait qu'un ouragan est passé par ici !

Tous les quatre restèrent un moment en silence, interdits, à contempler le nouveau paysage qui les entourait.

— Allez, on doit continuer, rappela finalement Adrien.

Mètre par mètre, branche par branche, Antoine, Rose et Sophie entreprirent de déga-

ger un chemin pour le fauteuil d'Adrien, que les ravages ralentissaient considérablement. Mais lorsqu'ils arrivèrent tous les quatre en haut de la côte, un spectacle plus terrible encore les attendait.

— Aïe aïe aïe ! souffla Rose.

Deux arbres, deux arbres immenses qui encadraient l'entrée du pont, s'étaient effondrés l'un sur l'autre, déracinés, formant un barrage végétal haut de plusieurs mètres. *Même les dinosaures du Parc jurassique auraient de la difficulté à les enjamber*, pensa Sophie en secouant la tête.

— Comment on va faire pour passer ? demanda Antoine.

Un découragement sans précédent s'empara de Sophie. Il n'y avait plus aucune chance qu'ils parviennent à traverser le pont, à présent. Seule, elle aurait peut-être essayé d'escalader les arbres en s'accrochant aux branches, mais avec Adrien et les deux petits, c'était impensable. Elle chercha quoi répondre à la question d'Antoine, mais les lois de la physique mettaient toutes ses idées en échec.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Sophie ? insista Rose, qui paraissait minuscule

à côté de la montagne d'arbres. Tu veux que je sorte ma corde et mon couteau ?

— Oh, mais oui ! On pourrait faire un grappin ! renchérit Antoine avec ardeur.

Sans les voir vraiment, Sophie regarda Antoine et Rose tandis qu'ils s'efforçaient de nouer une extrémité de la corde au manche du couteau suisse. Elle sentit sa gorge piquer et les larmes lui monter aux yeux. Ils étaient bloqués, bloqués, bloqués !

Adrien s'approcha de Sophie.

— On pourrait prendre un autre pont ?

— Le pont le plus proche est à des kilomètres, répondit Sophie en pointant du doigt une mince ligne chevauchant la rivière, au loin. Et il est peut-être inaccessible, lui aussi.

Pas moyen non plus d'appeler quelqu'un à l'aide. À l'exception de la femme du pont, absolument personne ne savait où ils se trouvaient tous les quatre. Cette pensée fit frémir Sophie.

Mais si on ne va pas à Laval chez les Bien-aimé, qu'est-ce qu'on peut faire ? s'interrogea-t-elle.

Elle pensa à Seb. Est-ce qu'il avait tenté de les retrouver ? Peut-être qu'il avait conduit toute la nuit à leur recherche... ou peut-être

qu'il s'était simplement endormi chez sa blonde.

— Le grappin n'a pas fonctionné, annonça Rose, la déception perceptible dans sa voix. Il faut trouver autre chose. Ce que ça nous prendrait, c'est une hache.

— *Yes!* renchérit Antoine. On serait prêts pour une attaque zombie ! Ayaaah !

— Moi, j'ai une idée, interrompit la voix posée d'Adrien, mais c'est risqué... et compliqué.

— Dis toujours, fit Sophie.

— On pourrait aller chez notre tante Mimi. C'est sûr qu'elle nous hébergerait en attendant que nos parents reviennent.

— Oui ! Mimi ! s'exclama Rose en applaudissant. J'adore Mimi !

— Elle nous hébergerait tous les quatre ? demanda Sophie.

— Oui, tous les quatre.

— Et elle n'habite pas à Laval ? Parce que je pense qu'on peut oublier Laval pour un bon moment...

— Non, elle habite dans Westmount.

— C'est où, Westmount ? C'est à Montréal ? Près d'ici ?

— C'est à Montréal, mais pas près d'ici. C'est de l'autre côté de la ville. D'après mes calculs, ça nous prendrait la journée pour nous y rendre.

Sonnée, Sophie le regarda en silence un moment.

— Es-tu réellement en train de proposer qu'on traverse Montréal à pied ? Seuls ? Sans GPS ?

— Moi, j'ai une carte de Montréal et une boussole ! rappela Rose.

— Je ne sais même pas comment ça marche, une boussole ! lança Sophie, au comble du désespoir.

— Ça dit où se trouve le Nord, expliqua Rose calmement. Attends, je vais te montrer.

Et elle entreprit de rouvrir son énorme sac d'où tomba le grappin de fortune. Antoine s'approcha de Rose, intrigué par la mention de la boussole.

— Je sais que c'est loin, poursuivit Adrien en s'adressant à Sophie, mais as-tu une meilleure idée ?

— Comment ça s'écrit, *Westmount* ? demanda Rose, en sortant la carte encore humide de son sac.

— W... euh... E..., répondit Antoine.

— Elle est gentille, ma tante, continua Adrien. C'est sûr qu'elle nous aiderait en attendant que nos parents reviennent d'Ottawa.

— Quand est-ce qu'ils vont revenir, au fait, nos parents ? demanda Antoine.

— Aucune idée, lâcha Adrien, qui se reprit en voyant les deux petits écarquiller les yeux. Bientôt, c'est sûr ! Mais on ne sait pas quand exactement. Peut-être qu'il y a aussi eu un gros orage à Ottawa et qu'ils sont bloqués tous les trois en Ontario. Ou peut-être que les routes sont fermées à cause des dégâts... L'île de Montréal est peut-être complètement coupée du monde.

À nouveau, les petits prirent un air effrayé. Sophie fit un signe discret à Adrien pour l'encourager à nuancer ce qu'il disait.

— En tout cas, ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut vraiment pas savoir quand on va pouvoir parler aux parents, et encore moins quand on va pouvoir rentrer chez nous. Et Seb, vu comme il nous a abandonnés hier, on ne peut pas se fier à lui. Bref, on est tout seuls et on a besoin d'aide. En plus, il n'y a pas de marches devant chez elle.

— De marches ? demanda Sophie, qui avait perdu le fil du raisonnement d'Adrien.

— Chez ma tante Mimi. Pour mon fauteuil.

Sophie se mordillait la lèvre inférieure, comme chaque fois qu'elle se penchait sur une question épineuse. Depuis qu'ils avaient quitté la cour d'école, c'est elle qui avait pris toutes les décisions, mais elle n'avait pas vu plus loin qu'un retour express et facile à Laval. Elle comprenait maintenant qu'elle avait été beaucoup trop optimiste. Adrien avait raison : il y avait une multitude de scénarios possibles, tous moins réjouissants les uns que les autres.

En regardant les deux gamins pressés autour de la carte et de la boussole, Sophie se sentit un peu bête de ne pas avoir mieux anticipé les choses. C'était elle la plus vieille de la bande, après tout. Elle se passa nerveusement la main sur la nuque.

— Vous ne connaissez personne qui habite plus près ? demanda-t-elle enfin.

— Non, personne. Tout le reste de notre famille est en Haïti. Et vous deux, avez-vous des proches qui vivent à Montréal ?

— Non, personne, répondit Sophie.

Elle avait souvent rêvé d'avoir une famille nombreuse, mais jamais avec autant de ferveur qu'à ce moment-là.

— Tu es certain que ta tante est chez elle ? Et tu connais l'adresse ? Tu saurais y aller ? Tu en es sûr ? insista Sophie.

Adrien hésita.

— Je ne connais pas l'adresse par cœur, mais je reconnaîtrais la maison, c'est certain.

— Moi aussi ! dit Rose, sa maison est rouge !

Sophie ne put s'empêcher de se dire que chercher une maison rouge à Montréal, ça devait être pire qu'une aiguille dans une botte de foin. Et si la tante en question était en voyage ? Si elle avait déménagé ? Le plan lui semblait bien incertain, mais ils ne pouvaient pas rester plantés à l'entrée du pont plus longtemps, et Sophie devait admettre qu'elle n'avait rien de mieux à proposer.

— Tu connais le nom de la rue, au moins ?

— Chemin de Brilay ! répondit Rose, plus rapide que son frère.

— Breslay, corrigea Adrien.

Sophie hésita à nouveau. Adrien et Rose n'étaient même pas d'accord sur le nom de la

rue ! Si au moins elle pouvait vérifier l'adresse de la maison sur Internet...

— C'est dans Westmount, juste à côté du collège Dawson, reprit Adrien d'un ton confiant. J'y suis allé plusieurs fois. Je vais reconnaître la rue où habite ma tante, je te le garantis. Je ne proposerais pas qu'on se lance dans un plan aussi casse-cou si je n'étais pas sûr de moi.

Un peu malgré elle, Sophie sentait qu'elle faisait confiance à Adrien qui, avec son fauteuil roulant, avait le plus à perdre à se lancer dans ce périple ambitieux. Elle s'apprêtait à accepter quand, instinctivement, son regard se posa sur son frère.

Pauvre Antoine, victime collatérale des décisions qu'elle prenait depuis la veille. Elle ne pouvait pas l'entraîner dans un projet aussi insensé sans le consulter.

— Antoine et moi, on doit en discuter. Donnez-nous un moment, d'accord ?

Adrien et Rose firent un signe d'assentiment.

— Antoine, dit Sophie en l'amenant à quelques mètres de là, tu as bien compris la situation, n'est-ce pas ?

Antoine hocha la tête, l'air solennel.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça, toi ?
Veux-tu aller chez leur tante ? La route serait vraiment longue et on marcherait très longtemps. On n'a jamais marché aussi longtemps de toute notre vie.

— Je suis bon à la marche. Et si on ne va pas là-bas, qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Je ne sais pas... On pourrait retourner dans la cour d'école et attendre Seb.

— Et Adrien et Rose, qu'est-ce qu'ils feraient ?

Sophie prit un instant pour réellement se poser la question et pouvoir y répondre honnêtement.

— Je pense qu'ils iraient quand même chez leur tante. Ils n'ont pas vraiment le choix.

Antoine n'hésita pas une seconde.

— Alors on doit y aller avec eux.

CHAPITRE 7

Une étrange apparition

Après avoir rapidement consulté la carte, ils se mirent en marche vers le sud de l'île. L'air était frais et le ciel, sans nuages. Une légère brise caressait leur visage et leurs cheveux, et Sophie aurait presque pu penser qu'ils se lançaient tous les quatre dans une agréable exploration du quartier.

Les traces de l'orage étaient visibles partout dans les rues, mais, bien vite, les amis n'y prêtèrent plus grande attention. Quand une rue leur paraissait très encombrée, ils changeaient de chemin et continuaient simplement un peu plus loin.

— Imagine si ma mère et tes parents nous avaient emmenés tous les quatre à Ottawa, dit Sophie à Adrien, sur un ton pensif. Rien de tout ça ne serait arrivé.

— D'accord, mais on se serait ennuyés à mourir, rétorqua Adrien. Ça a l'air plate, les conférences...

— Ouais... On ne peut pas tout avoir : écouter du monde parler d'*ergonomie* ou dormir sous un pont.

— Je choisis le pont, répondit Adrien en faisant un clin d'œil à Sophie.

Derrière eux, Rose et Antoine parlaient à bâtons rompus. Ils s'étaient trouvé un intérêt commun pour les superhéros (« Et les super-héroïnes ! » avait ajouté Rose).

— Comme on a une mission, on devrait se trouver un nom de groupe vraiment cool ! proposa la petite.

— Ouiii ! s'exclama Antoine.

Sophie sourit à l'idée.

— On pourrait s'appeler la bande des... lutins ? proposa-t-elle en apercevant un nain de jardin à l'air réjoui dans la cour avant d'une maison.

— Des lutins ? répéta Rose en secouant la tête avec mépris. Es-tu malade ? On dirait un nom de garderie.

— La bande du pont Viau, alors ? tenta à

nouveau Sophie en se remémorant le nom prononcé par l'inconnue plus tôt.

— Moi, je propose que Sophie arrête de proposer des noms, lança Antoine. Qui est en faveur ?

Trois mains se levèrent immédiatement.

— C'est bon, vous avez gagné...

— La bande des Super Ninjas tueurs ? suggéra Antoine.

— Eh, on se calme le pompon, bougonna Sophie.

— Qu'est-ce que vous pensez des Turbules ? suggéra Adrien. Ma mère nous dit toujours qu'on est turbulents.

Et c'est sous un soleil éclatant, après l'orage du siècle, que naquit la bande des Turbules.

* * *

— Oh ! s'exclama Rose tout d'un coup, un peu plus loin.

Sophie se retourna pour voir ce qui avait fait réagir la petite fille. Le doigt pointé droit devant elle, Rose semblait stupéfaite.

À quelques mètres de là se trouvaient les vestiges d'une grande maison de pierres. Tout

éboulée, sans toit ni fenêtres, la bâtisse abandonnée aux éléments offrait un spectacle inquiétant.

— Est-ce que c'est l'orage qui a tout détruit ? s'enquit Antoine.

— Non, je ne pense pas, répondit Adrien. Il y a de la vigne dessus, ça doit faire longtemps que c'est comme ça. Mais je n'aimerais pas me balader ici la nuit.

— J'ai vu une ombre ! fit Rose en continuant de pointer l'index.

Sophie plissa les yeux pour essayer de distinguer à travers les ruines l'« ombre » dont parlait la fillette, mais elle ne vit rien.

— Ça devait être une branche, décida-t-elle.

— Rose adore les bandes dessinées et, en ce moment, son personnage préféré, c'est *The Shadow*, expliqua Adrien.

— Qui c'est, *The Shadow* ? demanda Antoine, intrigué.

— Ce ne sont pas des bandes dessinées, ce sont des *comics*, corrigea Rose. Et *The Shadow*, c'est un justicier habillé tout en noir qui capture les méchants.

— Wow, comme Batman ?

— Exactement ! Et je viens de le voir, juste là. Je vous le dis, je viens de le voir !

— Ça m'étonnerait que *The Shadow* se cache dans Ahuntsic, Rose, affirma Sophie en jetant un dernier coup d'œil alentour. Allez, on n'a pas de temps à perdre, on continue !

Rose s'attarda un moment en arrière, mais bientôt elle se ravisa et rejoignit les trois autres en courant.

CHAPITRE 8

Des nouvelles de Seb

Les quatre amis traversèrent le grand boulevard de la veille. Sophie remarqua que les feux de circulation ne fonctionnaient plus, mais c'était sans importance pour le moment : toutes les rues étaient désertes, sans doute parce qu'il était encore très tôt – bientôt six heures, selon l'horloge du cellulaire de Sophie.

Ils avançaient joyeusement quand, soudain, Sophie s'arrêta de marcher, interdite. Droit devant eux se profilaient l'école et la cour où ils avaient passé une partie de l'après-midi, la veille.

— Ça ne se peut pas ! Comment ça se fait qu'on soit revenus ici ? demanda Sophie. Ce n'est pas du tout la bonne direction !

— Oh oui ! Je reconnais les cônes ! confirma Antoine.

— Rose, donne-moi la carte, s'il te plaît, reprit Sophie, excédée. On va aller s'asseoir à la table, là-bas, et on va prendre le temps de regarder où on est et où on doit aller.

Ils n'avaient probablement pas perdu tant de temps que ça, mais Sophie avait l'impression agaçante de faire du surplace.

S'installant à la table à pique-nique située dans un coin de la cour, Sophie déplia soigneusement la carte tandis que les trois autres se pressaient autour d'elle.

— On va faire les choses comme il faut, cette fois-ci, dit-elle. Antoine, peux-tu aller voir comment s'appellent les rues à l'intersection, là-bas ? Rose, sors ta boussole et dis-moi où est le Nord, s'il te plaît. Adrien, peux-tu vérifier avec elle ? J'ai besoin des crayons de couleur aussi.

Après qu'Antoine eut identifié le nom des rues (« Georges-Baril et Prieur ! »), Sophie trouva leur emplacement exact et, examinant minutieusement la carte, Adrien pointa du doigt la rue où se trouvait la maison de sa tante Mimi, dans Westmount. Ensuite, ils tracèrent plusieurs itinéraires possibles avec des couleurs

différentes. « C'est mieux d'avoir des options, dit Adrien. Peut-être que certaines rues seront complètement bloquées. »

— À partir de maintenant, je vais garder la carte. Tu es d'accord, Rose ? demanda Sophie à la fillette.

— D'accord, mais moi, je garde la boussole.

— C'est bon. On va commencer par aller dans cette direction, dit Sophie en pointant l'index vers l'ouest, et ensuite, il faudra aller vers le sud. C'est parti !

Ils s'apprêtaient à se remettre en marche quand Antoine poussa un cri de surprise.

— Sophie ! Regarde !

— Oh, quoi encore ?

Sur l'étagère inférieure du croque-livre installé près de la clôture se trouvait une feuille de papier gondolée couverte de mots écrits au feutre noir. L'encre avait un peu coulé, mais les mots étaient encore lisibles. Sophie s'approcha et lut à haute voix : « Il est 18 h 30. Je suis repassé ici mais vous n'êtes pas là. Je vais à Laval chez Adrien et Rose. APPELEZ-MOI IMMÉDIATEMENT SI VOUS TROUVEZ CE MESSAGE ! Seb. »

— Il va vraiment falloir qu'on se trouve un nouveau gardien, observa Adrien en secouant la tête.

CHAPITRE 9

La promenade Fleury

À en croire le cellulaire de Sophie, il était 6 h 35 quand ils quittèrent la cour de l'école.

— Est-ce qu'on va vraiment marcher toute la journée ? demanda Antoine, en esquissant un mouvement que Sophie reconnut comme un pas de chat.

Depuis trois ans, Antoine suivait des cours de danse et il se pratiquait en permanence, y compris quand les circonstances ne s'y prêtaient pas.

— Wow, c'est vraiment cool, ce mouvement-là ! s'exclama Rose. Peux-tu me montrer comment tu fais ?

Sophie regarda les deux petits enchaîner les pas de chats (un peu approximatifs dans le cas de Rose) et s'approcha d'Adrien.

— Quel itinéraire penses-tu qu'on devrait prendre ? demanda Sophie.

— Honnêtement, je pense qu'ils sont tous à peu près pareils, répondit Adrien. L'important, c'est de vérifier régulièrement qu'on va dans la bonne direction, pour ne pas retourner une troisième fois dans la cour d'école. J'ai l'impression d'en avoir fait le tour, mettons ! Oh, et il faut qu'on évite le mont Royal.

Même si elle n'y était jamais allée, Sophie savait qu'au centre de l'île de Montréal s'élève le mont Royal. Elle l'avait vu plusieurs fois en photo et elle venait d'étudier sa position sur la carte avec Adrien. Elle savait aussi que plusieurs quartiers de la ville avaient reçu un nom faisant explicitement référence à la montagne, comme Westmount.

— Pourquoi on ne va pas passer par le mont Royal ? demanda Antoine qui venait de les rejoindre. J'ai fait un projet sur Montréal à l'école et ça a l'air super beau !

— C'est à cause de mon fauteuil roulant, expliqua Adrien. Ça ne serait vraiment pas facile.

— Est-ce que c'est fatigant de le faire avancer ? continua Antoine en se penchant pour

examiner les roues du fauteuil sous tous les angles.

— Pas sur les terrains plats, répondit Adrien, mais, dans les pentes, c'est plus difficile. Alors une montagne, ce serait vraiment, *vraiment* difficile. Donc, on doit éviter le mont Royal, mais c'est correct, il y a plein d'autres itinéraires possibles.

Satisfait de ces explications, Antoine reprit les pas de chats en compagnie de Rose, qui s'améliorait à vue d'œil.

* * *

Sophie se passa la main dans les cheveux. La journée promettait d'être chaude : tous les nuages de la veille avaient disparu et le ciel d'un bleu intense se reflétait dans les flaques d'eau qui continuaient de recouvrir de grandes sections de la route et des trottoirs. Sophie les contournait, Adrien roulait à travers et les petits s'en servaient comme piste de danse.

— Eille, protesta Adrien la quatrième fois que l'eau éclaboussa ses jambes.

— Oups, désolé, dit Antoine.

Sophie était consciente qu'ils n'allaient pas très vite, mais, pour le moment, elle ne voyait pas de raison d'insister pour que la bande se dépêche. Il était encore tôt, et il valait mieux laisser les deux petits s'amuser, quitte à accélérer le pas plus tard dans la journée. À part éviter la montagne, leur priorité était d'arriver à bon port avant la noirceur : une nuit sous le pont leur avait amplement suffi !

— J'ai soif ! annonça Rose quelques minutes plus tard, en déposant son sac par terre pour en extraire sa gourde et boire à grandes gorgées.

L'air était humide, mais Sophie réalisa qu'elle aussi avait besoin de se désaltérer. « Ce n'est pas parce qu'il y a de l'humidité dans l'air qu'on peut se passer de boire », avait dit un jour sa professeure d'éducation physique. Aujourd'hui en particulier, il allait être important de s'en souvenir.

— Gardez l'œil ouvert, lança-t-elle aux trois autres en enlevant son chandail et en le roulant en boule dans son sac. Chaque fois que vous voyez un abreuvoir, il faut le dire. Comme ça, on va pouvoir remplir nos bouteilles régulièrement. On ne doit pas manquer d'eau.

— Moi, j'ai des sous, rétorqua Antoine, en agitant ses deux billets de cinq dollars. Au pire, on pourra en acheter en chemin.

— On ne peut pas vraiment compter là-dessus, répondit Sophie. Avec l'orage et la coupure de courant, je ne suis pas sûre que les magasins soient ouverts.

— On va le savoir bientôt, fit remarquer Adrien. J'aperçois des magasins là-bas, en haut de la pente.

— Est-ce qu'on peut aller voir, Sophie ? demanda Antoine.

Sophie consulta la carte.

— On avait prévu de prendre la prochaine avenue, mais c'est la bonne direction, alors allons-y.

Elle replia la carte et, au même moment, Rose lui coupa le chemin à la course pour aller se camper derrière le fauteuil roulant de son frère.

— Qu'est-ce qui se passe ? l'interrogea Sophie, surprise.

— Rien, rien, répondit Rose.

Sophie regarda la fillette tendre les bras pour atteindre les poignées du fauteuil. Le sommet de sa tête arrivait à peine à leur hau-

teur et la position semblait très inconfortable. Malgré cela, Rose se mit à pousser de toutes ses forces en grognant sous l'effort. À la première secousse, Adrien s'exclama :

— Eh ! Qu'est-ce que tu fais ?

— C'est... pour... t'aider ! expliqua Rose, le souffle court.

— Mais je ne t'ai rien demandé ! dit Adrien en donnant une poussée si forte sur ses roues que Rose lâcha les poignées. Si j'ai besoin d'aide, je te ferai signe.

Et il continua d'avancer, laissant Rose sur place. Elle le regarda s'éloigner, les sourcils froncés, avant de hausser les épaules et de courir rejoindre Antoine.

* * *

Sur la rue commerçante (« La promenade Fleury ! », annonça Antoine, qui lisait maintenant à haute voix les noms figurant sur tous les panneaux), Sophie fut frappée par le silence et l'immobilité qui régnaient autour d'eux. Il y avait une fromagerie, une épicerie, deux salons de coiffure et plusieurs restaurants, mais tout était fermé. Les seules voix audibles étaient

celles d'Antoine et de Rose, qui marchaient derrière elle et Adrien. Aussi loin que portait le regard, il n'y avait pas âme qui vive. Sophie eut l'impression peu rassurante qu'ils étaient les derniers humains à Montréal.

— Ça me rappelle un film d'horreur, dit Antoine. Juste avant une attaque de zombies.

— C'est vrai, il n'y a personne, confirma Adrien sur un ton pensif. Et avez-vous remarqué qu'on n'a pas vu rouler une seule voiture depuis qu'on est partis ?

— Il est encore très tôt, rétorqua Sophie, un peu incertaine.

— Où sont passés les gens ? demanda Rose.

— Chez eux, j'imagine, suggéra Adrien.

Sophie ne voulait pas faire paniquer ses amis et décida de ne rien dire, mais c'était une très mauvaise nouvelle. Si les commerces étaient fermés, ils ne pourraient pas acheter de nourriture de sitôt. Or, leurs maigres rations ne dureraient pas éternellement. Sophie se mit à réfléchir à des manières de se procurer de la nourriture tout en regardant distraitement la devanture d'un restaurant qui affichait des photos de pizzas particulièrement alléchantes.

— As-tu déjà visité l'Italie ? demanda Adrien, tirant Sophie de ses pensées.

— L'Italie ?

La question était étrangement spécifique.

— Oui, tu as l'air d'aimer la pizza, expliqua Adrien en désignant le restaurant d'un mouvement du menton.

— Oh ! Oui, on en mange souvent avec ma mère. Mais je ne suis jamais allée en Europe.

— Oh, répondit sobrement Adrien. Désolé. Sophie s'arrêta pour le regarder, interloquée.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu y vas souvent, toi, en Europe ?

— Non, ce n'est pas ça... C'est juste que ton frère a dit que votre père habitait en Allemagne. Si tu n'as jamais visité l'Europe, j' imagine que tu ne le vois pas très souvent.

Un silence gêné s'installa entre eux. Seuls les bruits des pas de Sophie et des roues du fauteuil d'Adrien écrasant des branches et des brindilles résonnaient dans la rue. Sophie n'avait pas prévu aborder le sujet épineux de sa relation avec son père. Pour cacher son embarras, elle fit mine de s'intéresser aux façades des élégantes

maisons qui bordaient le grand parc situé en contrebas.

— Moi, j'adore la pizza, reprit Adrien après un temps. C'est mon mets préféré. Je fais partie des bizarres qui aiment toutes sortes de choses étranges sur leur pizza. Une fois, j'ai mis des patates pilées dessus, c'était génial.

— Beurk ! fit Sophie, soulagée par le changement de sujet. Moi, j'ai des goûts plutôt classiques. Sauce tomate et fromage, avec de l'huile pimentée les jours où je me sens plus *flyée*.

— Une puriste ! commenta Adrien. Sais-tu quoi ? Quand la ville ne ressemblera plus au décor d'un film de zombies, on ira célébrer tous ensemble autour d'une pizza.

— D'accord, dit Sophie avec un sourire. Par contre, j'attendrai d'avoir passé quelques nuits dans mon lit, si ça ne t'embête pas.

— Tu n'as pas apprécié le chic Hôtel du Pont Mouillé ?

— Non, j'avoue que j'aime mieux dormir dans un endroit qui a des murs.

— Tu ne serais pas un peu snob, toi, dis donc ?

— Non ! s'exclama Sophie en éclatant de rire. Demande à Antoine, il te le dira !

Elle se tourna pour appeler son frère en renfort, mais son regard ne rencontra rien d'autre que l'asphalte. Derrière eux, il n'y avait personne : Antoine n'était plus là, et Rose non plus.

Sophie sentit son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine.

— Adrien, où sont les petits ?

Adrien fit pivoter son fauteuil à 180 degrés et scruta les environs. Une expression de stupeur s'afficha immédiatement sur son visage.

— Oh mon Dieu ! dit Sophie. Ce n'est pas possible !

Elle avait le tournis. Comment pouvaient-ils avoir perdu Rose et Antoine aussi vite ? Ça n'avait aucun sens ! Ils ne marchaient que depuis une dizaine de minutes, en ligne droite, et il n'y avait personne d'autre dans les rues !

— Antoine ! Rose ! cria Sophie en mettant les deux mains en porte-voix.

Le silence lui répondit.

Le cerveau de Sophie s'emballait. Fallait-il qu'Adrien et elle se séparent pour couvrir plus de terrain ? Mais s'ils se séparaient, comment faire pour se retrouver, ensuite ? Ils risquaient de se perdre pour de bon !

— On reste ensemble, dit Adrien en la regardant droit dans les yeux, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— OK, oui, je... je suis d'accord, bégaya Sophie.

— On va les retrouver. Ils ne peuvent pas être bien loin, ils étaient avec nous il y a quelques minutes.

Sophie avait envie de croire Adrien, elle le voulait vraiment, mais une petite voix dans sa tête lui disait que le pire était possible.

— Essayons de penser comme eux, dit Adrien en se grattant la tête. Où est-ce qu'ils pourraient vouloir aller sans nous ?

Sophie se mordilla la lèvre inférieure.

— Ils ne peuvent pas être déjà fatigués de marcher. Enfin, je ne pense pas. La nuit a été courte, mais on vient tout juste de partir. Les magasins sont fermés, alors ils n'ont pas pu entrer quelque part. Mais surtout, je ne comprends pas pourquoi ils ne nous ont pas avertis !

— Penses-tu qu'ils sont fâchés contre nous ?

— Eh bien..., commença Sophie. Tu as été un peu brusque quand Rose a voulu t'aider à

monter la côte, mais de là à nous abandonner comme ça... Est-ce qu'elle boude souvent ?

— Non, ce n'est pas son genre.

— Penses-tu qu'ils ont été kidnappés ? demanda Sophie en posant la main sur sa bouche, les yeux écarquillés par la panique.

— Ça m'étonnerait, répondit Adrien. Ils sont deux, on en aurait au moins entendu un appeler à l'aide.

— Tu as raison. Mais alors où sont-ils ?

Adrien continuait de regarder dans toutes les directions en plissant les yeux pour se concentrer.

— On devrait faire demi-tour, proposait-il. Ils ont dû s'arrêter quelque part.

— Oui, acquiesça Sophie, je pense que c'est la meilleure option.

* * *

Durant près de quinze minutes, Sophie et Adrien arpentèrent la promenade Fleury, chacun sur un trottoir, en criant le nom des deux petits et en scrutant les rues transversales. Ils allaient lentement pour être certains de ne rien manquer. À quelques reprises, ils distinguèrent

des silhouettes derrière les fenêtres des édifices qu'ils croisaient, mais elles étaient toujours trop petites, trop grandes ou trop costaudes. Les deux enfants semblaient s'être volatilisés.

Sophie était sur le point de perdre complètement espoir de retrouver Rose et Antoine lorsqu'elle crut entendre une voix prononcer son prénom, au loin. Elle s'immobilisa et fit un grand signe pour attirer l'attention d'Adrien.

— Écoute !

Elle tendit l'oreille et... oui ! C'était bien son prénom !

— D'où ça vient ? demanda Sophie en tâchant d'identifier l'origine du son, tandis qu'Adrien traversait la rue pour la rejoindre.

— Là-bas !

Sophie se tourna dans la direction qu'indiquait Adrien et vit les silhouettes minuscules de Rose et d'Antoine sauter sur place en appelant leurs prénoms à tour de rôle.

— Mais qu'est-ce que... ? commença Adrien.

Sans réfléchir une seconde, Sophie s'élança dans leur direction et courut sans s'arrêter jusqu'à les avoir rejoints. Le souffle court, elle

les serra un peu brutalement dans ses bras l'un après l'autre.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Vous étiez où ?

— On a trouvé de l'eau, répondit Rose, la voix pleine de fierté.

— Quoi ?

— Dans le parc, il y a des abreuvoirs ! On a trouvé de l'eau pour remplir les bouteilles !

Sophie n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous êtes allés chercher de l'eau ?

— Ben oui, tu as dit qu'on devait en trouver, répondit Antoine sur un ton un peu défensif.

Sophie prit une grande inspiration.

— C'est vraiment super que vous ayez trouvé de l'eau, dit-elle plus doucement. Tu as raison, c'est très important qu'on n'en manque pas. Mais il ne faut plus qu'on se sépare.

— C'est essentiel, ajouta la voix d'Adrien qui arrivait derrière eux. On doit rester ensemble, tous les quatre, pour éviter de se perdre.

— Mais on ne s'est pas perdus ! reprit Antoine, agacé. On voulait vous retrouver à l'autre bout du parc. On ne vous a pas vus, alors

on a attendu un peu et puis finalement on a fait demi-tour.

Sophie poussa un long soupir. Ça expliquait pourquoi ils avaient mis aussi longtemps à se rejoindre : au lieu de se rapprocher des deux petits, elle et Adrien n'avaient fait que s'éloigner.

— Je comprends, acquiesça Adrien, mais, s'il vous plaît, à partir de maintenant, si vous voulez aller quelque part, dites-le et on ira tous ensemble.

— D'accord, murmura finalement Rose.

— C'est bon, concéda Antoine.

— Super, fit Sophie. Voulez-vous nous montrer les abreuvoirs que vous avez trouvés ? Ma gourde est presque vide.

CHAPITRE 10

Dans les ruelles

Ils arrivèrent rapidement aux abreuvoirs repérés par les deux petits. Là, ils prirent le temps de boire à leur soif. Ensuite, ils remplirent leurs gourdes jusqu'au goulot et quittèrent les chemins plaisamment ombragés du parc pour retourner vers la rue, que le soleil martelait de plus en plus fort.

Alors qu'ils s'éloignaient du parc, Sophie sursauta en voyant une silhouette qui marchait quelques dizaines de mètres derrière eux. La personne portait un chapeau à larges bords et Sophie n'aurait pas pu dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, d'un adolescent ou d'un adulte. Un peu malgré elle, elle repensa à l'« ombre » que Rose avait vue près de la maison en ruines, plus tôt dans la matinée. Elle ressentit un léger malaise, bientôt remplacé par le

soulagement de savoir que, tous les quatre, ils n'étaient plus seuls au monde et, finalement, elle n'y pensa plus du tout.

Peu de temps après, la bande des Turbules croisa quelques habitants du quartier, affairés à ramasser des feuilles et des branches et à mettre de l'ordre sur leur terrain. Un vieux monsieur tentait de déplacer un arbuste tombé sur sa clôture. Courbé sur sa besogne, il suait à grosses gouttes. Sophie s'apprêtait à lui offrir un coup de main lorsque Rose s'écria :

— On peut vous aider ? On est très forts et on a une corde et un couteau suisse !

* * *

Vingt minutes et quelques égratignures plus tard, un tas de branches inégales se trouvait à la place de l'arbuste. La corde de Rose avait été très utile.

— Beau travail ! dit l'homme en rendant son couteau à Rose.

Rapide comme l'éclair, Adrien l'intercepta et le tendit plutôt à Sophie, qui le plaça soigneusement dans son sac.

— Je peux vous offrir un verre de limonade pour vous remercier ? demanda l'homme.

— *Si, obrigada*, répondit Rose, le plus naturellement du monde, en secouant les dernières brindilles qui recouvraient ses mains.

— Tu parles portugais ? s'étonna l'homme dont Sophie n'avait pas réussi à placer l'accent doux.

— Un peu, dit Rose, notre voisin vient du Brésil et il parle comme vous.

L'homme hocha la tête, puis disparut dans sa maison pour en revenir quelques instants après avec un plateau chargé de verres de limonade bien fraîche. Les quatre amis s'en emparèrent sans se faire prier.

— Habitez-vous dans le quartier ? demanda l'homme en souriant.

— Non, à Laval.

— Oh ! Avez-vous vu des inondations en venant à Montréal ?

— Des inondations ? demanda Sophie.

— Après un orage pareil, ça ne serait pas étonnant, expliqua l'homme.

— Non, on n'en a pas vu, répondit Rose.

— Est-ce qu'il y en a en ville ? interrogea

Sophie, qui voyait une nouvelle difficulté potentielle s'ajouter à la liste de leurs défis.

L'homme haussa les épaules.

— Pas d'Internet, pas de téléphone. La radio de mon auto fonctionne, mais je n'arrive pas à capter mes chaînes habituelles, alors je n'en sais rien.

— Sophie, qu'est-ce qu'on fait s'il y a des inondations entre ici et Westmount ? demanda Antoine.

L'homme siffla.

— Si vous allez à Westmount, dites à vos parents de faire bien attention au volant. Les autos et les inondations, ça ne fait pas bon ménage. Et ça se pourrait que les routes soient barrées.

— On n'est pas..., commença Rose, mais Adrien lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de continuer sa phrase.

Jusque-là, l'ambiance avait été détendue, mais, d'un coup, tout le monde figea.

— Eille ! fit Rose en se dégageant de la main de son frère.

Tous les regards convergèrent vers Adrien qui finit son verre de limonade d'une traite et prit une voix forte pour dire :

— Merci, c'était délicieux ! On va continuer notre euh... balade, hein, les amis ?

Incertains, les trois autres finirent par hocher la tête et le suivirent après avoir salué leur hôte une dernière fois. Quand ils se furent suffisamment éloignés, Sophie questionna Adrien :

— Tu penses qu'on devrait éviter de parler de notre expédition ?

— Je ne sais même pas si c'est légal, ce qu'on fait.

— Légal ?

Effarée, Sophie s'arrêta de marcher et fixa Adrien avec stupéfaction.

— Comment ça, légal ?

— Aux nouvelles, je me rappelle avoir entendu l'histoire d'un père, en Colombie-Britannique, qui envoyait ses enfants prendre l'autobus tout seuls pour aller à l'école. L'aîné avait douze ans, je crois, et il a eu des problèmes avec la justice.

— Moi, j'ai treize ans, fit remarquer Sophie.

— Oui, mais on ne fait pas qu'aller à l'école, on traverse la ville à pied. Pendant une coupure d'électricité généralisée. Et nos parents

ne sont même pas au Québec. Je pense qu'on ferait mieux d'être discrets...

Sophie se remit en marche en pensant à ce qu'Adrien venait de dire. De toute évidence, il avait raison : tous les quatre, ils auraient avantage à ne pas trop attirer l'attention sur eux.

* * *

Durant l'heure qui suivit, ils marchèrent sans rencontrer d'autres obstacles que quelques grosses branches qui leur barraient la route et les forçaient à revoir leur itinéraire. Quand la rue qu'ils empruntaient devenait particulièrement encombrée, Sophie vérifiait qu'ils ne s'éloignaient pas trop d'un des chemins qu'ils avaient tracés sur la carte, et ils s'ajustaient en conséquence.

Depuis leur départ du parc, Antoine alternait la marche et la danse, alors quand la marche eut complètement pris le dessus sur la danse, Sophie y vit le signe que son frère commençait à fatiguer. Il était temps de trouver un endroit où s'arrêter. De toute manière, l'heure du dîner approchait. Sophie n'avait pas besoin de regarder son cellulaire pour le savoir :

les cours avaient commencé à se remplir de familles qui s'activaient autour de leur barbecue. Des odeurs de viande et de légumes grillés s'élevaient maintenant partout, chatouillant l'appétit des quatre amis.

— Les gens d'Ahuntsic aiment ça, faire des barbecues ! dit Rose.

— C'est parce que l'électricité ne fonctionne pas, lui rappela Adrien.

— Les lignes téléphoniques non plus, ajouta Sophie en vérifiant l'écran de son cellulaire.

Les mots *Aucun réseau disponible* étaient toujours là. En revanche, ce qui changeait, c'était le symbole de la batterie : il diminuait tranquillement depuis la veille et venait de passer le seuil de la moitié. Elle songea à son chargeur, bien en sécurité dans son sac à dos.

* * *

Finalement, ils trouvèrent un banc où s'installer et entamèrent un autre repas de croustilles et de barres tendres. En temps normal, tous les quatre auraient été enchantés par ce menu, mais cette fois le cœur n'y était pas.

— J'aimerais tellement ça, manger un gros hamburger, dit Antoine alors qu'ils terminaient de se partager la dernière barre tendre.

À voir la réaction de ses amis, Antoine exprimait à haute voix un désir qui les habitait tous.

— Peut-être qu'on pourra en manger chez Mimi ce soir, suggéra Rose.

— Ce serait cool ! approuva Adrien. Tu nous montres où on est rendus, Sophie ?

Elle déplia la carte.

— Ça, c'est le boulevard Crémazie. Il est juste devant nous, vous voyez ?

— Woah ! fit Rose en entortillant son doigt dans une de ses tresses. On est vraiment loin de la rivière, ça veut dire qu'on a beaucoup marché, n'est-ce pas ?

— Tu as raison, dit Sophie avec un sourire.

Mais en regardant le point d'arrivée des lignes de couleur qu'elle et Adrien avaient tracées sur la carte, elle sentit une boule se former dans son ventre. Allaient-ils réussir à arriver à Westmount avant la nuit ? Ils allaient aussi vite qu'ils le pouvaient, mais si la nuit tombait avant qu'ils soient rendus et que l'électricité n'était pas rétablie d'ici là, ils ne pourraient pas

appeler leurs parents... Et alors, où pourraient-ils dormir ? La pensée de devoir passer une autre nuit dehors était terrifiante et Sophie la chassa de son esprit. Elle replia la carte avec empressement.

— Tout va bien, Sophie ? demanda Adrien.

— Oui, oui. C'est l'heure de repartir, les Turbules ! dit-elle sur un ton qu'elle espérait enjoué.

— Bye Ahuntsic, et salut Villeray, commenta Adrien en tournant les roues de son fauteuil en direction sud.

CHAPITRE 11

Villeray

Autour des quatre amis, Montréal changeait : depuis qu'ils avaient quitté Ahuntsic, les immeubles avaient poussé d'un étage. Maintenant, il y avait moins d'arbres, et les dégâts causés par l'orage se mesuraient surtout en poteaux endommagés, en fils électriques sectionnés et en pots de fleurs renversés. Ce décor paraissait plus urbain et plus étranger à la fille de campagne qu'était Sophie. Plus que jamais, elle avait hâte de retrouver sa mère et de rentrer chez elle.

— Ils sont où, nos parents ? demanda Rose, comme si elle pouvait lire dans les pensées de Sophie.

— Je pense qu'ils sont en route pour venir nous chercher, répondit celle-ci en choisissant ses mots avec soin.

Sophie songea au film *Maman, j'ai raté l'avion* et à la mère qui remue ciel et terre pour retrouver son fils resté tout seul chez eux.

— Et ils vont arriver quand ? continua Rose.

— Ça, je n'en suis pas sûre, mais dès que les téléphones recommenceront à fonctionner, on pourra en avoir une meilleure idée.

— Et comment ils vont savoir qu'on est chez Mimi ?

Décidément, la fillette multipliait les questions difficiles. Sophie mordilla nerveusement sa lèvre inférieure.

— Pour ça aussi, il va falloir attendre que les téléphones fonctionnent, mais on sera bien, chez Mimi, et Adrien a dit qu'on pourrait y rester aussi longtemps qu'on veut. Y allez-vous souvent, chez votre tante ?

— Pas très souvent. À Noël, et c'est pas mal tout. Elle est mariée avec un anglophone et nous, on ne parle pas anglais.

— Papa et Maman parlent anglais, rectifia Adrien. Ils vont souvent en Ontario pour leur travail, je te rappelle.

— Je voulais dire toi et moi. Moi, je parle portugais...

Adrien leva les yeux au ciel.

— Oui, c'est vrai ! s'offusqua Rose. En anglais, je sais seulement compter jusqu'à dix et dire *cat* et *dog*. Oh, et *The Shadow*, aussi ! conclut-elle triomphalement.

En entendant ces mots, Sophie jeta un regard anxieux aux alentours. Heureusement, elle n'aperçut aucune trace de l'« ombre ».

CHAPITRE 12

La mauvaise surprise

— D'après mes calculs, dans une heure et demie, on sera sur le Plateau, annonça Sophie. Et ensuite, direction Westmount !

Antoine et Rose poussèrent des cris de joie et Sophie les vit effectuer des mouvements de danse compliqués avant de prendre une pose digne d'un des *boy bands* fétiches de sa mère. Ni elle ni Adrien ne fit de commentaire.

— Westmount, ce n'est pas à côté du Plateau, chuchota Adrien à Sophie en profitant du fait que les deux petits étaient occupés à échanger des *high fives* joyeux. Je ne connais pas bien Montréal, mais ça, je le sais.

— Non, c'est vrai, confirma Sophie. J'ai dit ça pour les encourager. On avance bien, mais après le Plateau, il restera tout le centre-ville à traverser. En fait, je pense qu'on arrivera chez ta

tante vers l'heure du souper. Mais il ne faut pas ralentir le rythme.

— Difficile, mais faisable, trancha Adrien en essuyant la sueur qui avait recommencé à perler sur son front.

Alors, ils continuèrent à marcher. Ils marchèrent, marchèrent et marchèrent encore. La chaleur s'intensifia et, bientôt, devint véritablement écrasante. Ça faisait un moment qu'ils avaient tous retiré vestes et chandails qui alourdissaient désormais leurs sacs à dos. Sophie remarqua que la bande avançait de moins en moins vite et que les conversations se faisaient de plus en plus rares. À plusieurs reprises, elle tenta d'encourager Rose, Antoine et Adrien à presser le pas. Elle essaya aussi de lancer quelques sujets de discussion pour raviver l'énergie qui fondait au fur et à mesure que l'après-midi s'étirait, mais, devant le silence buté des trois autres, elle finit par se taire elle aussi.

Le long du chemin, ils firent quelques pauses, dont une, mémorable, au marché Jean-Talon où, contre toute attente, une fruiterie était ouverte. C'est Rose qui s'en rendit compte la première.

— Oh ! fit-elle en s'élançant vers l'étal et en faisant de grands gestes pour montrer les fruits appétissants à ses amis.

Antoine avait déjà sorti de l'argent de sa poche. Rose et lui achetèrent des bleuets et... des bleuets (« Je n'ai plus de framboises, je suis désolé », insista le marchand devant la mine boudeuse de Rose qui examinait les caisses vides derrière lui). Ils apportèrent leur butin auprès des grands et tous les quatre se servirent à pleines poignées. L'espace d'un instant, le jus doux et sucré des fruits sembla panser tous leurs maux.

Un peu plus tard, ils passèrent devant un magasin de bandes dessinées qui retint l'attention des deux petits. Le nez collé à la vitre, Antoine et Rose firent des commentaires enthousiastes sur les couvertures exposées devant eux, et il fallut qu'Adrien et Sophie leur promettent de revenir une autre fois pour qu'ils acceptent finalement de reprendre la route.

Autour d'eux, les rues devenaient progressivement plus étroites. D'abord, la brique des immeubles se changea en pierre grise, puis, après un temps, des maisons victoriennes de

couleurs vives et parées d'élégantes corniches firent leur apparition des deux côtés de la rue.

Finalement, après avoir remonté une artère bordée de magasins (« L'avenue du Mont-Royal », annonça Antoine sur un ton qui commençait à être franchement blasé), ils arrivèrent à un parc flanqué de courts de tennis au-delà desquels s'élevait le mont Royal. *Il faut longer la montagne pour arriver au centre-ville*, se dit Sophie. *Ensuite, Westmount ne sera plus très loin.*

— Un abreuvoir ! s'écria Rose en s'élançant au pas de course.

Sophie regarda la petite fille appuyer sur le bouton pour l'activer, mais l'abreuvoir resta sec. Antoine se joignit à Rose et appuya de toutes ses forces lui aussi, en vain.

— Pourquoi ça ne marche pas ? geignit Rose. J'ai soif...

— Il doit fonctionner, pourtant, dit Sophie, j'entends un bruit d'eau.

Elle s'approchait de l'abreuvoir pour venir en aide aux deux petits quand un cri de surprise retentit derrière elle.

— Sophie, commença Adrien d'une voix étranglée. Est-ce que tu vois ce que je vois ?

Saisie d'un mauvais pressentiment, Sophie regarda dans la direction indiquée par Adrien et, horrifiée, plaqua une main sur sa bouche.

Au milieu de l'avenue qui les séparait du mont Royal, une colonne d'eau géante semblait tenter d'atteindre le ciel.

— Oh ! lança Antoine en s'approchant. Est-ce que c'est ça, un geyser ?

— Non..., répondit Adrien, toujours sous le choc. Une canalisation du centre-ville a dû briser. Regardez là-bas, les rues sont inondées !

Sophie alla rejoindre Antoine et poussa un hoquet de surprise. Aussi loin que portait son regard, Montréal avait les pieds dans l'eau. Des bouches d'égout jaillissaient des trombes d'eau qui retombaient en torrents et tourbillonnaient sur l'asphalte avant de ruisseler vers le centre-ville.

— Après le ciel qui nous tombe sur la tête, maintenant c'est le sol qui disparaît sous nos pieds ! ragea Adrien.

— On essaie d'aller remplir nos gourdes ? s'enquit Antoine avec un sourire taquin.

— Est-ce qu'on va devoir traverser à la nage ? demanda Rose d'une petite voix inquiète.

Sophie sortit la carte de son sac à dos sans dire un mot. Toutes les lignes de couleur qu'Adrien et elle avaient soigneusement tracées ce matin-là passaient par le centre-ville. C'était un désastre, une catastrophe !

Il n'y avait pas d'autre itinéraire possible, à part...

Lentement, les yeux de Sophie se détournèrent de la carte et se levèrent en direction de la montagne qui se dressait, imposante, devant eux.

Si le centre-ville était bloqué, ils allaient devoir passer par le mont Royal.

CHAPITRE 13

Le nouveau plan

Sophie jeta un œil à son cellulaire et y lut trois informations importantes : il était déjà seize heures, le réseau ne fonctionnait toujours pas et sa batterie fondait à vue d'œil. Bon. Elle prit une grande inspiration. Dans l'immédiat, la priorité était de trouver à boire et à manger. Pas question de se lancer dans l'ascension de la montagne sans victuailles.

Mais le temps que la bande se réapprovisionne, il serait trop tard pour commencer à escalader le mont Royal. Ils ne pouvaient pas prendre le risque de passer la nuit sur la montagne. Par prudence, il faudrait donc attendre au matin. Ça signifiait qu'ils allaient devoir passer une deuxième nuit dehors.

Les pensées se bousculaient dans la tête de Sophie, mais un « hum » discret d'Adrien la

ramena sur terre. Elle replia la carte avec des mains d'experte, puis elle prit une deuxième grande inspiration et annonça à ses amis le changement à leur itinéraire qui s'imposait.

— *Come on!* se lamenta Antoine. Je croyais qu'on n'était pas capables de passer par la montagne. C'est toi qui l'as dit ce matin !

— C'était vrai ce matin, répondit Sophie. Mais on va réussir. On est faits fort, tous les quatre.

Adrien déglutit avec difficulté.

— On va devoir prendre la route pour les autos... C'est la seule option pour mon fauteuil roulant.

— Je sais, dit Sophie. On fera attention. Il faudra juste ménager nos forces.

Elle se mordillait la lèvre et repoussait le moment d'annoncer l'autre conclusion à laquelle elle était arrivée, celle qui risquait de réduire en miettes le peu de courage qui perdurerait chez ses compagnons. Antoine s'en chargea sans le vouloir.

— Prendre notre temps ? s'étonna-t-il. Mais je croyais qu'on était pressés et qu'on devait se dépêcher pour arriver avant la nuit... Pourquoi tu dis qu'on doit prendre notre t...

Son visage se défit.

— On va encore devoir dormir dehors, n'est-ce pas ?

Sophie entendit l'accablement dans la voix de son frère et son cœur se brisa.

— Pas le choix, répondit-elle sobrement, en se raclant la gorge pour essayer de se ressaisir. On a besoin d'eau, de nourriture et de repos avant d'escalader le mont Royal.

Rose poussa un grognement et donna un coup de pied dans une branche qui gisait sur le trottoir. Adrien ne dit rien, mais Sophie jeta un regard furtif dans sa direction et vit dans ses yeux qu'il n'était pas surpris. Sans doute était-il arrivé à la même conclusion dès que Sophie avait mentionné leur nouvel itinéraire.

— On va devoir dormir dehors, c'est vrai, reprit Sophie, mais ça ne sera pas comme la nuit dernière. On a plus de temps. Hier, on a été surpris par l'orage et on n'a pas pu s'organiser. Cette fois-ci, on ne va pas dormir sous un pont, on va trouver un meilleur endroit, plus confortable.

— Un endroit confortable dans la rue ? interrogea Rose, incrédule.

— On va trouver quelque chose, répéta Sophie. Vous allez voir, ça ne sera pas si mal.

Elle n'avait pas le début d'une idée en tête, mais il n'était pas question qu'elle s'avoue vaincue. Ça, non.

CHAPITRE 14

L'avenue du Parc

Maintenant que le temps ne pressait plus, les quatre amis se mirent à organiser la nuit à venir.

— Tout le monde, remue-méninges ! lança Sophie. On a deux missions : trouver un endroit où dormir et trouver à boire et à manger. Commençons par où dormir, d'accord ?

— Un hôtel ? suggéra Antoine.

— On a dépensé presque tous nos sous au marché, lui rappela Rose. Une école ?

— Elles sont toutes fermées, on est en août. Une bibliothèque ?

— Tu veux dormir sur une pile de livres ? rétorqua Rose en souriant.

— Mais non ! Dans notre bibliothèque, il y a des divans et des gros coussins pour s'asseoir.

— J'ai une meilleure idée ! Un magasin de matelas !

Rose et Antoine éclatèrent de rire et Sophie poussa un soupir de soulagement : la bonne humeur était de retour. *Mais qui sait pour combien de temps ?* fit une petite voix dans sa tête.

— Peut-être qu'il vaut mieux garder l'œil ouvert et chercher autour de nous, fit Adrien, parce que des magasins de matelas ouverts la nuit qui accueillent les visiteurs, personnellement, je n'en ai jamais vu.

— Adrien a raison, acquiesça Sophie. Bon, on verra ça plus tard. Deuxième mission : trouver à boire et à manger. On n'a presque plus d'eau et il ne nous reste que quelques chips et trois ou quatre biscuits. Ça ne va pas suffire pour ce soir. Qui a une idée ?

— On peut chasser avec mon couteau et ma corde ! s'exclama Rose.

— Rose, soupira Adrien, peux-tu nous lâcher avec ton couteau et ta corde ?

— Tu changeras d'avis quand on mangera du raton laveur ce soir, riposta Antoine, indigné.

— Super, trancha Adrien. Problèmes réglés : on dort dans un magasin de matelas qui

fait des portes ouvertes la nuit, et on fait rôtir un raton laveur. Tout va bien.

— En fait, commença Sophie, j'ai eu une idée au marché tantôt, mais elle n'est pas très honnête...

— Comment ça ?

Sophie hésita. Elle avait un peu peur qu'Adrien la juge, mais elle en avait trop dit pour reculer.

— Je me disais qu'on pourrait peut-être euh... emprunter des fruits et des légumes dans les potagers des gens.

Adrien ne répondit rien et Sophie regretta aussitôt d'avoir partagé son idée à haute voix.

— Je sais que ce n'est pas idéal, reprit-elle aussitôt, mais je suis certaine que si les gens connaissaient notre situation, ils seraient d'accord. On pourrait même prendre en note les adresses et revenir plus tard pour remplacer ce qu'on a pris.

— Tu as raison, fit Adrien après un temps. C'est une bonne solution.

— On pourrait explorer les ruelles du quartier...

— J'ai une meilleure idée, dit encore

Adrien. Il me semble que j'ai vu quelque chose sur la carte...

Quelques instants plus tard, Adrien pointait du doigt un petit carré vert près de l'endroit où ils se trouvaient.

— Un jardin communautaire ! s'exclama Sophie. Adrien, tu es un véritable génie !

Adrien sourit avec humilité.

— C'est quoi, un jardin communautaire ? demanda Antoine.

— C'est un jardin pour les gens qui n'ont pas de cour. Comme ça, ils ont un endroit pour faire pousser des fruits et des légumes. C'est rempli de nourriture.

— Il y a des framboises ? interrogea Rose, pleine d'espoir.

— Ça se peut, oui.

— Youpi ! s'écria la petite fille.

— Direction : notre souper, lança Sophie.

* * *

Quand ils arrivèrent au jardin communautaire, la chaleur écrasante de l'après-midi avait fait place à un air plus doux. Adrien et Sophie remplirent les gourdes tandis que Rose et

Antoine parcouraient les allées. Ensemble, ils cueillirent les fruits et les légumes les plus appétissants et les plus mûrs qu'ils purent trouver. Poivrons rouges et jaunes, tomates, concombres et bleuets se retrouvèrent bientôt partagés entre les mains, les sacs à dos et... les bouches des quatre amis. « Pas de framboises, mais beaucoup d'autres bonnes choses », résuma Adrien devant la mine boudeuse de Rose.

Par chance, le jardin était désert et personne ne vint leur demander ce qu'ils faisaient là. Enfin, presque désert : Sophie frissonna lorsque, pour la deuxième fois de la journée, elle aperçut une silhouette enchaînée au loin. Elle hésita à demander à Rose si *The Shadow* portait un grand chapeau à larges bords. Il était impossible de savoir si la personne qu'elle voyait était la même qu'elle avait remarquée quelques heures auparavant. Elle décida de ne rien dire : elle ne voulait pas affoler les autres sans raison.

Une fois que les quatre amis eurent jugé leur butin satisfaisant, Adrien prit les sacs d'Antoine et de Rose sur ses genoux, puis les deux petits se lancèrent dans une danse de la joie (« Ça, je connais, c'est du *floss* », commenta Sophie, amusée).

— Quand tout sera revenu à la normale, on reviendra expliquer aux gens pourquoi on a pris leurs fruits et leurs légumes, dit Adrien.

Sophie hocha la tête.

— Bon, maintenant, on doit trouver un endroit où dormir.

La bande se remit en route dans les rues de Montréal. Les deux petits continuaient de danser en partageant leurs idées de refuge pour la nuit, certaines légitimes (« Des bancs dans un parc ! ») et d'autres complètement farfelues (« Au sommet d'un arbre ! J'ai vu ça dans un film ! »).

— Et toi, Adrien, as-tu une idée ? demanda Sophie.

— Non, répondit le garçon. Mais d'après mes savants calculs, absolument aucun de nos plans n'a fonctionné jusqu'à présent, alors autant improviser.

Sophie sourit. Adrien avait raison.

— C'est bon, explorons le quartier, alors. Toi, avais-tu déjà dormi à la belle étoile avant hier soir ? demanda-t-elle à son ami tandis qu'ils contournaient une branche énorme qui leur bloquait le passage.

— Est-ce que le camping, ça compte ?

— Seulement si tu as dormi par terre, sans toilette ni douche à proximité.

— Alors non, répondit Adrien. Ma seule expérience était vraiment confortable. Il y avait un vrai lit sous la tente et même un divan, un mini frigo et une lampe à énergie solaire.

— Hein ? s'exclama Sophie. Ce n'est pas du camping, ça !

— Ma mère dit que ça s'appelle du *glamping*. C'est du camping glamour. *Glam-ping*.

Sophie émit un rire sonore.

— Et as-tu appris des trucs qui pourraient nous servir ce soir, pendant ton *glamping* ?

— Des trucs comme faire du feu avec un bout de ficelle et une boîte de conserve ?

— Par exemple.

— Pas vraiment, non. Et toi, Sophie, es-tu une experte en survie ?

— Non, mais j'ai lu tous les livres de la série *Hunger Games*.

— C'est bon. Rose est sur le point de proposer qu'on fabrique un arc avec sa maudite corde et son couteau suisse. Tu vas pouvoir nous montrer tout ce que Katniss t'a appris.

CHAPITRE 15

L'incident

La bande passa bientôt devant un immeuble presque entièrement vitré sur lequel un poteau téléphonique s'était effondré, éclaboussant la chaussée de verre brisé. Autour des quatre amis, le soleil semblait embraser chaque éclat.

— Ouch !

Sophie se tourna dans la direction d'où venait le cri et vit Rose, par terre, le genou en sang.

— Rose ! s'exclama Adrien, en s'approchant d'elle à toute allure, écrasant sous les roues de son fauteuil de grands morceaux de verre qui craquèrent sous son poids. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu t'es fait mal ?

Rose sanglotait en tenant à deux mains sa jambe repliée.

— J'ai glissé et je suis tombée.

Antoine lui tendit la main pour l'aider à se relever, mais Rose l'ignora, concentrée sur son genou qu'elle arrosait de larmes. Sophie les rejoignit et elle allait s'agenouiller devant la petite quand Adrien s'écria :

— Non ! Il y a du verre partout, tu vas te blesser toi aussi !

— Tu as raison, fit Sophie. Rose, je vais te porter jusqu'à un endroit plus sécuritaire, d'accord ? Après, on va s'occuper de ton genou.

Rose fit oui de la tête et se laissa soulever par Sophie, qui passa un bras sous ses aisselles et l'autre, sous ses jambes. Après avoir déposé la fillette tout doucement sur le trottoir, un peu plus loin, Sophie se pencha pour examiner son genou. À travers le sang qui coulait en rigoles le long de la jambe de Rose, elle distingua des éclats de verre incrustés dans la peau.

Elle jeta un regard impuissant à Adrien qui prit les devants :

— On doit laver ton bobo, Rose. Je vais mettre de l'eau dessus, tu comprends ? Ça va peut-être piquer un peu, mais pas longtemps.

À nouveau, Rose fit oui de la tête et elle regarda son frère extraire sa gourde de son sac à

dos. Avec une grimace effrayée, elle attrapa la main de Sophie et la serra de toutes ses forces.

Adrien dévissa le bouchon et rinça la plaie de sa sœur. Les sanglots de Rose redoublèrent, mais, fermement accrochée à la main de Sophie, la fillette parvint à rester immobile le temps de l'opération. Heureusement, la blessure était superficielle et les morceaux de verre se détachèrent au seul contact de l'eau.

— Il faudrait quelque chose pour arrêter le sang et un grand pansement pour protéger la plaie, dit Adrien.

— J'ai une idée ! dit Sophie.

Elle fouilla au fond de son sac et, comme elle s'y attendait, trouva une petite pochette imperméable remplie de serviettes hygiéniques. Depuis que Sophie avait commencé le secondaire, elle tombait régulièrement sur une de ces pochettes que sa mère cachait dans ses sacoches et dans tous les sacs à dos de la maison, « juste au cas où ». Elle tendit triomphalement une serviette à Adrien. En quelques mouvements, ce dernier la déplia et l'appuya délicatement contre le genou de Rose, avant de l'enrouler autour de sa petite jambe et de la coller maladroitement sur elle-même.

— On trouvera quelque chose de mieux plus tard, assura Adrien. Pour le moment, ça tient. Maintenant, il faut se concentrer sur notre abri pour la nuit.

Adrien et Sophie regardèrent autour d’eux en quête d’inspiration. Idéalement, ils n’auraient pas trop de chemin à parcourir, étant donné l’état du genou de Rose. Mais où aller ? Ça prenait un endroit couvert, bien sûr, et pas trop passant pour éviter qu’ils ne soient dérangés.

Sophie porta son regard au loin et aperçut... Non, ce n’était pas possible ! Pas encore ! Est-ce qu’elle hallucinait ?

— Antoine, est-ce que tu vois une silhouette avec un chapeau, là-bas ?

Antoine regarda dans la direction que Sophie indiquait et il haussa les épaules.

— Oui, c’est Seb.

— Quoi ? ! De quoi est-ce que tu parles ?

— C’est Seb. Il nous suit depuis le début.

— Mais... comment sais-tu que c’est lui ?

Sophie était sidérée. Antoine semblait trouver tout naturel que leur gardien ait passé la journée à les suivre à distance.

— Moi aussi, je l’ai vu, confirma Rose. Il

était dans la maison en ruines, ce matin, et au marché, aussi.

— Hein ? demanda Sophie en cherchant à nouveau la silhouette des yeux. Êtes-vous sûrs que c'est Seb ?

— Non, répliqua Rose. Ce n'est pas Seb, c'est *The Shadow*.

— Rose et moi, on n'est pas d'accord, dit Antoine. Moi, je dis que c'est Seb. Je reconnais son chapeau.

— Son chapeau ? répéta Sophie, confuse.

— Mais oui, tu sais, son chapeau ! Celui qu'il adore et qu'on peut mettre à la laveuse, même si un éléphant le mange et fait caca après. Il en a parlé hier.

Sophie se dit qu'elle nageait en plein délire.

— Mais... est-ce que vous lui avez parlé ?

— Non, répondit Antoine, il reste toujours loin de nous, mais je lui ai fait des signes de la main et il m'en a fait aussi.

— Moi, je suis sûre que c'est *The Shadow*, répéta Rose. Je le reconnais.

Sophie avait envie de se pincer. Comment se pouvait-il que tout cela ait eu lieu sans qu'elle s'en rende compte ? À ses côtés, Adrien semblait aussi surpris qu'elle.

— Pourquoi est-ce que vous n'avez rien dit ?

— Vous étiez toujours occupés avec la carte, ou alors vous parliez ensemble tous les deux.

Sophie se tourna à nouveau vers la silhouette, qui s'était immobilisée quelques pâtés de maisons plus loin. La main en visière, elle essaya de voir s'il s'agissait bien de Seb, mais la personne était trop loin pour qu'elle puisse reconnaître son visage.

— SEB ! cria-t-elle. Est-ce que c'est toi ?

Comme si Sophie avait donné un signal, les deux petits se mirent aussitôt à faire de grands gestes et à crier le nom de Seb. La personne fit un bref signe de la main, mais demeura à distance.

— Ça n'a pas de sens, dit Adrien d'une voix incrédule. Ça ne peut pas être Seb. Pourquoi est-ce qu'il nous suivrait à pied ? Pourquoi est-ce qu'il ne viendrait pas nous voir ? Et pourquoi est-ce qu'il nous laisserait marcher aussi longtemps sans intervenir ?

Sophie secoua la tête. Elle partageait son avis : impossible que ce soit Seb. Seb était leur

gardien, il était censé s'occuper d'eux, pas jouer à cache-cache à travers la ville.

— Il s'en va ! Il s'en va !

Effectivement, la silhouette semblait raptisser au loin et, bientôt, il fut évident qu'elle ne reviendrait pas.

— Ce n'était pas Seb, répéta Adrien d'un ton sans appel. Et la priorité, maintenant, c'est de trouver un abri pour la nuit.

CHAPITRE 16

Un gîte improvisé

Ils se remirent en route, mais péniblement : Rose claudiquait en prenant appui sur l'épaule d'Antoine.

— On ne pourra pas aller bien loin comme ça, soupira Sophie.

— Je crois que ce ne sera pas nécessaire, fit Adrien. Regarde !

De l'autre côté de la rue s'élevait un immeuble en construction. Il était haut, et les travaux en étaient visiblement à leurs débuts : de larges piliers soutenaient la structure, mais aucun mur n'avait encore été érigé.

— Ça devra faire l'affaire..., dit Sophie en songeant qu'elle aurait bien dormi sur autre chose que du béton.

La bande pénétra dans l'édifice avec précaution. L'endroit n'était pas accueillant. Avec

ses ouvertures sur les côtés, il faisait penser à un stationnement intérieur.

Après avoir boité quelques mètres, Rose s'arrêta près d'un pilier aussi lugubre que les autres et proposa :

— Ici ?

Rose, Antoine et Sophie s'assirent par terre sur le sol froid et poussiéreux. Adrien positionna son fauteuil près d'eux, refermant ainsi le cercle qu'ils formaient.

Dans la pénombre, Sophie sortit des sacs les fruits et les légumes, le reste des croustilles et les biscuits qui restaient, et chacun se servit. L'humeur était morose, et Sophie se dit que leur butin du jardin, qui paraissait si appétissant une demi-heure plus tôt, avait maintenant un goût de carton.

— Si ce n'est pas *The Shadow* ou Seb, qui est-ce qui nous suit ? demanda Antoine entre deux bouchées.

— Aucune idée, répondit Sophie.

Son esprit était ailleurs. Plus exactement, elle pensait à son cellulaire, qu'elle tenait au creux de sa main. Plus que 3 % de batterie. Dans quelques minutes, il allait s'éteindre, et elle n'aurait plus aucun moyen d'appeler des

secours ou simplement de dire à quelqu'un où ils se trouvaient tous les quatre.

Pour l'instant, la mention *Aucun réseau disponible* continuait de s'afficher en haut de son écran. Sophie savait que la connexion allait bien finir par revenir. Quelque part en ville, des dizaines de personnes devaient travailler activement à rétablir les lignes téléphoniques. Il fallait simplement attendre... mais, pendant ce temps, la batterie du cellulaire s'entêtait à se vider.

— Quand est-ce qu'on va revoir Maman ? demanda brusquement Antoine. Je suis tanné de dormir par terre, de marcher et de manger des chips. Je veux rentrer chez nous et dormir dans mon lit. Et regarder la télé. Et prendre un bain. JE SUIS TANNÉ !

Antoine repoussa le sac de croustilles, remonta ses genoux contre sa poitrine et enfouit sa tête dans ses bras.

D'un coup, Sophie sentit l'épuisement s'abattre sur elle.

— C'est normal, dit Adrien d'une voix douce. On est tous tannés, mais on arrive bientôt au bout. Demain, on pourra dormir dans

une maison. Ce sera déjà un grand progrès, tu ne trouves pas ?

— La maison de ta tante ?

— Oui.

— Et ma mère va venir nous chercher chez elle ? demanda Antoine en relevant la tête.

— Oui, dès qu'elle va revenir à Montréal.

— Elle va nous appeler ?

À ces mots, Sophie fit discrètement glisser son cellulaire sous son sac à dos. Son frère était assez fâché comme ça, elle ne voulait pas l'affoler en plus. Mais Antoine remarqua son geste.

— Pourquoi est-ce que tu caches ton téléphone ?

— Je ne le cache pas, pourquoi tu dis ça ?

— Oui, tu le caches ! répliqua Antoine sur un ton buté. Tu viens de le mettre sous ton sac.

— Je ne l'ai pas caché, je l'ai rangé.

— Je veux essayer d'appeler Maman, dit le garçon en se levant d'un bond. Donne-moi ton cellulaire.

— Ça ne sert à rien, il n'y a pas de réseau.

— Donne-le-moi, répéta Antoine en s'approchant de sa sœur. Donne-le-moi maintenant !

— Antoine..., plaida Sophie, la main ten-

due vers son cellulaire pour le mettre hors de portée.

Mais son frère fut plus rapide et il s'en saisit en un éclair.

Sophie se leva à son tour pour le récupérer, trop tard : l'index d'Antoine glissait frénétiquement sur l'écran, qui éclairait son visage dans l'ombre. Soudain, la lueur s'éteignit et Antoine fut avalé par l'obscurité. Il poussa une exclamation de surprise.

— Ton cellulaire ne marche plus ? C'est la batterie ?

— Oui, c'est la batterie, répondit Sophie, qui sentait la colère monter en elle. Il en restait un peu, et maintenant il n'y en a plus du tout. C'est de ta faute !

Son accusation était injuste, mais Antoine la prit à cœur : il ouvrit grand la bouche, dont aucun son ne sortit, puis il fondit en larmes.

Jusque-là, Adrien et Rose les avaient regardés se chicaner sans intervenir, mais en voyant Antoine pleurer, Rose se leva, posa une main amicale sur l'épaule de son ami et chuchota quelque chose à son oreille.

Il faisait de plus en plus sombre dans l'immeuble en construction, et Sophie n'avait

qu'une envie : se coucher et dormir le plus longtemps possible. Elle s'approcha d'Antoine et s'accroupit pour lui parler à sa hauteur.

— Dès que le courant sera revenu, on rechargera mon cellulaire, dit-elle, plus calme. J'ai mon chargeur, tu te rappelles ? Je suis sûre qu'à ce moment-là, le réseau fonctionnera à nouveau et on appellera Maman ensemble, d'accord ?

— D'accord, dit Antoine en essuyant ses larmes du revers de la main.

— Et toi, Rose, comment va ton genou ? continua Sophie.

— Ça pique encore un peu, mais c'est moins pire que tantôt, répondit la petite fille en soulevant délicatement la serviette hygiénique collée à sa jambe. Ça ne saigne plus du tout.

— Parfait. Avez-vous sommeil ? demanda Sophie après un temps.

Elle reçut des grognements pour toute réponse. Assis côte à côte, Rose et Antoine cognaient déjà des clous.

— Vous pouvez utiliser les sacs comme oreillers, si vous voulez, conseilla Sophie. Et les chandails et les vestes, vous pouvez vous en servir comme couvertures.

Après s'être recroquevillé sur le sol dur et froid, Antoine s'endormit le premier, suivi de Rose, quelques minutes plus tard. Sophie tourna son regard vers Adrien, qu'elle distinguait avec difficulté dans l'obscurité.

— Ça va ? souffla-t-elle.

— J'ai mal partout, répondit-il. Je ne suis jamais resté aussi longtemps sans sortir de mon fauteuil.

— Veux-tu que je t'aide à descendre ? Est-ce que ça te ferait du bien de t'allonger pour la nuit ?

Adrien considéra la question et finit par répondre :

— OK, je veux bien.

— Comment... ?

— Je peux rester debout un tout petit peu, mais je suis hypotonique, alors mes muscles n'arrivent pas à me porter longtemps... Je vais me mettre debout et ensuite il faudrait que tu m'aides à supporter mon poids et à m'asseoir par terre.

— D'accord.

Adrien enclencha les freins de son fauteuil et prit appui sur ses bras pour se lever sur le repose-pied, avec l'aide de Sophie qui le soute-

nait de son mieux. Ensuite, il posa le pied au sol et vacilla un peu, mais Sophie était là et elle l'aida à se baisser et à s'asseoir. Il s'étira longuement et s'étendit par terre, les mains jointes sur sa poitrine.

— Oh mon dieu, ça fait du bien !

Malgré l'obscurité, Sophie voyait qu'il avait fermé les yeux.

— Vas-tu pouvoir dormir comme ça ?

— Comme un bébé. Enfin, un bébé couché sur du béton poussiéreux pendant une panne généralisée...

Sophie rit doucement.

— Veux-tu un sac pour le mettre sous ta tête ?

— Non, ça va, merci. Même si je risque de regretter toutes mes décisions demain matin.

— Surtout que demain, on escalade le mont Royal...

Adrien étouffa un rire.

— Si hier quelqu'un m'avait dit qu'on allait essayer de traverser le pont Viau à pied, puis la ville entière, et, après, escalader le mont Royal, j'aurais... Je ne sais même pas ce que j'aurais pensé !

— Que tu étais en plein cauchemar ?

Il éclata de rire.

— Possible, oui.

— Bonne nuit, Adrien.

— Bonne nuit, Sophie.

Sophie s'allongea et le sommeil l'emporta comme une vague. Elle rêva de sa mère. Dans son rêve, sa maman se trouvait tout en haut d'une montagne escarpée que Sophie devait escalader pour la rejoindre, mais, chaque fois qu'elle s'approchait d'elle, elle glissait et retombait en bas, les mains et les genoux toujours un peu plus abîmés.

* * *

Au matin, à travers les limbes qui précèdent le réveil, Sophie perçut un mouvement indistinct près d'elle. Elle cligna plusieurs fois des yeux avant de se rappeler où elle était et, quand elle se redressa, elle sentit chacun de ses muscles protester. Elle resta quelques instants en position assise, le temps de s'étirer. Rose était déjà debout, le dos tourné, et elle avait dans les mains un grand objet que Sophie ne put reconnaître immédiatement.

— Rose ?

La petite fille se retourna. Elle tenait un chapeau noir à larges bords et, sous les yeux ébahis de Sophie, elle en sortit une poignée de pansements et un petit morceau de savon.

— *The Shadow!* souffla Rose.

CHAPITRE 17

Le mont Royal

Sophie n'en croyait pas ses yeux. Quelqu'un s'était introduit dans l'immeuble en construction pendant qu'ils dormaient et leur avait laissé le nécessaire pour prendre soin de la blessure de Rose.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Adrien en se frottant les yeux.

— *The Shadow* est venu pendant la nuit ! répondit Rose, surexcitée. Il nous a donné des pansements pour mon genou.

— Ah bon, dit Adrien sur un ton moqueur. Ce n'est plus Seb qui nous suit, maintenant, c'est un personnage de fiction des années 1950...

— Des années 1930, corrigea Rose.

— Peu importe. Il est fictif. Inventé. *The Shadow* n'existe pas.

Adrien s'était redressé et il était maintenant

assis, faisant face à sa sœur. Antoine les regardait tour à tour comme s'il suivait la trajectoire d'une balle pendant une partie de tennis.

— C'est son chapeau ! C'est le chapeau de *The Shadow* ! répondit Rose en agitant le couvre-chef sous le nez de son frère.

L'air confus, Adrien prit l'objet dans ses mains et le retourna dans tous les sens. Il parut troublé un instant, mais c'est sur un ton nonchalant qu'il laissa tomber :

— C'est juste un chapeau. Antoine est convaincu que c'est celui de Seb.

— Ce n'est pas celui de Seb, dit Rose. Il est noir. Celui de Seb est vert.

— Elle a raison ! renchérit Antoine. De loin, je ne pouvais pas voir la couleur.

— Ça ne change rien ! s'impacienta Adrien. Vous vous trompiez hier et vous vous trompez encore aujourd'hui.

— Rose, intervint Sophie, tu ne penses pas vraiment que le personnage de tes bandes dessinées est venu t'apporter des pansements ? Tu sais que ce n'est pas possible, n'est-ce pas ?

— Alors, c'est qui ? demanda Rose sur un ton buté.

Encore une question à laquelle Sophie

n'avait pas de réponse. Ça devenait vraiment une habitude.

— Un bon samaritain, dit-elle. Ou une bonne samaritaine... On ne le saura peut-être jamais. En tout cas, que dirais-tu qu'on se serve de ces cadeaux providentiels pour soigner ton genou ?

— D'accord.

Sophie nettoya la plaie avec un peu d'eau savonneuse et la couvrit du plus grand des pansements. Rose protesta un peu, mais se laissa faire et, quand Sophie eut terminé, elle examina son genou tout propre avec un air satisfait.

— Adrien, veux-tu jeter un œil à la carte avec moi ? demanda Sophie, pressée de reprendre la route.

— Oui, mais peux-tu m'aider à retourner dans mon fauteuil d'abord, s'il te plaît ?

Quelques instants plus tard, Adrien était de nouveau assis dans son fauteuil et lui et Sophie étudiaient une fois de plus la carte de Montréal.

— Pour traverser la montagne, on doit suivre la voie Camillien-Houde, n'est-ce pas ? demanda Adrien.

Sophie hocha la tête.

— Au bout d'un moment, elle se trans-

forme en chemin Remembrance, ajouta-t-elle. Rendus là, on saura qu'on n'est plus bien loin de Westmount.

Il n'y avait plus qu'à espérer qu'enfin un de leurs plans fonctionne.

* * *

Une fois les dernières provisions englouties, les Turbules se mirent de nouveau en mouvement, leurs sacs plus légers que jamais. En émergeant de l'immeuble en construction, ils clignèrent des yeux plusieurs fois, éblouis par la vive clarté du jour. Quand leur vue se fut adaptée, ils eurent une deuxième bonne surprise :

— Le ciel est gris, dit Antoine, ça fait changement.

En effet, le ciel était couvert. Pas assez pour annoncer un nouvel orage, heureusement, mais juste assez pour laisser penser que la journée ne serait pas caniculaire. Un temps idéal pour marcher.

Au bout de quelques minutes à peine, ils arrivèrent au pied de la montagne.

— On ne peut plus reculer..., souffla Adrien.

Couverte d'herbe et plantée d'arbres qui, à première vue, ne semblaient pas avoir trop souffert de l'orage, la montagne s'élevait en pente douce devant eux. Sophie devinait que la côte deviendrait très abrupte, très vite. Toutefois, une pensée la rassurait : depuis qu'ils avaient quitté l'immeuble en construction, ils n'avaient pas croisé une seule voiture. La ville semblait encore paralysée par la coupure de courant et l'inondation. La bande allait pouvoir suivre sans danger la route en asphalte qui, comme l'avait dit Adrien, montait jusqu'au sommet de la montagne et redescendait directement vers Westmount.

— D'après la carte, annonça Sophie, il y a un belvédère pas très loin. On pourra y faire notre premier arrêt. Et si l'un ou l'une d'entre nous trouve ça difficile, ajouta-t-elle en pensant encore à Adrien qui allait devoir monter à la force de ses poignets, il ou elle doit le dire aux autres et on s'arrêtera dans un endroit sécuritaire, le temps de reprendre notre souffle.

Les trois autres acquiescèrent et c'est ainsi qu'ils commencèrent leur ascension. Immédiatement, Rose alla se placer derrière le fauteuil d'Adrien pour l'aider, comme elle l'avait fait la

veille dans Ahuntsic, mais son frère l'en dissuada aussitôt.

— Garde tes forces pour l'instant, d'accord, Rosie ? Si j'ai besoin de toi plus tard, je te le dirai, promis.

Avec un sourire ravi, Rose retourna marcher près d'Antoine.

Dès les premiers mètres de leur ascension du mont Royal, ils ralentirent. Comme Sophie s'y attendait, la côte devint vite très abrupte et elle sentit ses mollets brûler. Elle jeta un regard anxieux vers Adrien, qui semblait peiner à faire avancer son fauteuil. Il commençait à suer à grosses gouttes (*Déjà ?* se dit-elle, affolée). Elle hésitait à l'aider, désireuse de respecter la demande qu'il avait faite à Rose. Mais c'était l'aide de Rose et non la sienne qu'il avait refusée, alors Sophie ralentit, le temps qu'Adrien arrive à sa hauteur, et lui dit :

— Cette section est vraiment en pente. Ce sera plus facile plus haut, je crois. Est-ce que je peux t'aider un peu jusque-là ?

— D'accord, oui, consentit Adrien, le souffle court.

Sophie lui donna son sac à dos, saisit les poignées du fauteuil et se mit à pousser. La

position était moins inconfortable qu'elle l'aurait pensé : c'était plus facile de monter que de descendre. Contrairement à la veille où elle avait dû retenir le fauteuil, il lui suffisait de faire porter son poids à elle sur les poignées.

— On est bientôt arrivés ? demanda Rose, haletante, un peu plus tard.

Sophie essaya de bien choisir ses mots.

— Comparativement à hier, on n'est pas très loin de chez ta tante. Mais il reste encore du chemin à faire.

Rose ne parut pas satisfaite de sa réponse.

— En auto, ça prendrait une dizaine de minutes, dit Adrien tout bas, profitant de la proximité de Sophie pour parler sans que les deux petits l'entendent. Je le sais, j'ai déjà fait ce trajet avec mes parents. Donc nous, combien de temps penses-tu que ça va nous prendre ?

— Je ne sais pas... peut-être dix fois plus longtemps ? Ou vingt fois plus ?

C'était complètement, totalement, absolument décourageant.

— Disons entre trois et cinq heures sans compter les pauses, conclut Adrien après un bref calcul mental.

— Et il vaut mieux qu'on en fasse souvent, renchérit Sophie. J'ai l'impression que Rose et Antoine commencent vraiment à en avoir assez.

CHAPITRE 18

La chicane

— On est bientôt arrivés ? demanda Antoine à son tour, une dizaine de minutes plus tard.

Son impatience était de plus en plus évidente. Il marchait le dos courbé, les bras balancés, et soupirait exagérément à intervalles réguliers.

— Pas encore, dit Sophie.

Elle sentait la transpiration imbiber son t-shirt dans le bas de son dos et commençait à avoir mal aux poignets à force de pousser le fauteuil d'Adrien.

— Je suis tanné de marcher, grommela Antoine.

— Moi aussi, ajouta Rose sur un ton maussade. Et j'ai mal au genou.

Sophie aurait voulu trouver des mots

réconfortants, mais aucun ne lui venait. La montagne était l'étape de trop.

— Je suis tanné, je suis tanné, JE SUIS TANNÉ ! s'écria Antoine en s'arrêtant sur le bord de la route.

— Le belvédère n'est plus très loin, tenta Sophie.

— Allez, Antoine, l'encouragea Adrien. On va bientôt faire une pause. Tu es capable !

— Non ! répondit le petit garçon en tapant du pied.

— Antoine, sois raisonnable, dit Sophie.

À ce moment-là, Rose, qui observait la scène, rebroussa chemin pour se planter à côté d'Antoine. Elle croisa les bras et s'assit par terre.

— Je ne veux plus marcher.

Dans l'esprit de Sophie, le découragement fit place à la colère. Depuis la veille, elle avait tout planifié, tout organisé. Elle avait veillé sur tout le monde ! C'était injuste que les deux petits refusent de collaborer maintenant ! Elle avait pourtant prévenu Antoine, avant de partir, que la route serait difficile ! Elle n'avait qu'une envie : les laisser tous les trois en plan – même Adrien qui ne lui avait rien fait – et continuer toute seule.

S'efforçant de contrôler sa colère, elle prit une longue inspiration.

— Rose, tu es au milieu de la route. Si une auto passe, tu vas causer un accident.

— Pff... Je vais être correcte. *The Shadow* m'a donné des pansements et reviendra m'en apporter d'autres si j'en ai besoin.

À ces mots, Sophie sentit son sang-froid la quitter. Pourtant, ce ne fut pas elle, mais Adrien, qui s'exclama :

— Ce n'était pas *The Shadow*, Rose ! Tu dis n'importe quoi !

Et pour ponctuer ce qu'il venait de dire, il frappa du plat de la main l'accoudoir de son fauteuil, ce qui envoya une secousse dans les bras de Sophie qui en tenait encore les poignées. Elle les lâcha comme si elles l'avaient brûlée et vint se placer face aux trois autres. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine.

— Allez-vous la fermer tous les trois ! ? !

Antoine, Rose et Adrien la regardèrent, bouche bée.

— Et toi, vas-tu arrêter de nous dire quoi faire ?

Si ça avait été Antoine qui avait dit ça,

Sophie aurait pu l'encaisser, mais c'était Adrien qui venait de s'emporter.

— Vous *dire quoi faire* ? s'indigna Sophie. Tu veux dire être responsable de tout ? Sans moi, vous seriez encore dans la cour de l'école !

— Ou chez nous, parce que Seb est arrivé cinq minutes après notre départ et qu'il nous aurait ramenés en auto à Laval ! On serait à la maison à attendre tranquillement que nos parents reviennent, pas en train d'escalader une montagne ! C'est toi qui prends toutes les décisions et qui nous mets dans des situations pas possibles ! J'ai mal partout, Rose a le genou écorché et Antoine est épuisé. On est tannés, tous les trois !

Sophie avait écouté la tirade d'Adrien sans rien dire. Elle était tellement outrée que les mots lui manquaient. Finalement, la fureur l'emporta et elle s'écria :

— Eh bien si c'est comme ça, débrouillez-vous sans moi ! On verra toutes les bonnes décisions que vous allez prendre tout seuls !

Et elle se remit en route sans attendre de réponse. Elle ne se retourna pas. Elle se contenta de marcher droit devant elle, le visage crispé par la colère et les poings serrés.

CHAPITRE 19

Sur la montagne

Ça faisait une dizaine de minutes que Sophie marchait quand elle parvint au belvédère qui devait être leur première escale. Elle alla s'appuyer contre la rambarde et observa le spectacle de la ville immense qui s'étendait à ses pieds.

À côté d'elle se trouvaient des jumelles payantes. Prise de curiosité, Sophie sortit une pièce de sa poche pour l'introduire dans la fente. Elle regarda à travers les verres grossissants et vit quelques rares voitures rouler dans les rues. Un camion de pompier. Le fleuve Saint-Laurent, au loin. Et de l'eau, partout dans les rues de la ville.

Adrien avait-il raison quand il l'avait accusée d'être autoritaire et de n'en faire qu'à sa tête ? Sophie songea que, depuis le départ de

son père, elle avait parfois pris le rôle de parent à la maison. Souvent, quand sa mère travaillait en fin d'après-midi ou le soir, Sophie restait avec Antoine et s'occupait de lui. En fait, Seb était le premier gardien qu'elle avait eu depuis un an, et c'était seulement parce que sa mère devait s'absenter pendant trois jours qu'il avait été engagé. Le reste du temps, elle prenait des décisions sans consulter personne.

Soudain, Sophie se sentit terriblement coupable. Dans des circonstances aussi compliquées, elle aurait dû faire preuve de plus de souplesse et d'empathie envers les trois autres. Adrien avait raison. Elle les avait mis dans une situation impossible... *Maintenant, c'est à moi de les en tirer*, pensa-t-elle avant de se corriger. *Non, je dois les écouter et on doit décider ensemble de ce qu'on va faire !*

Il ne lui restait plus qu'à rebrousser chemin pour aller les retrouver tous les trois et faire amende honorable. Elle s'apprêtait à redescendre la côte quand elle les vit arriver : Rose à côté d'Adrien et Antoine, derrière, qui poussait le fauteuil.

Sophie leur adressa un sourire un peu gêné et demanda :

— Tout va bien ?

— Ça monte, répondit Adrien. Et toi ?

— Ça va. Je n'aurais pas dû partir en furie comme ça. Tu avais raison. C'est pas mal moi qui décide tout depuis le début...

— En fait, rectifia Adrien, c'est moi qui ai proposé qu'on parte de la cour de l'école sans attendre Seb. C'est après que tu as pris les choses en main.

— Tu sais, tes plans ne sont pas si mauvais, en général, dit Antoine en poussant un caillou du bout du pied.

— J'ai vu pire, approuva Rose, magnanime.

— Oh ! c'est quoi ça ? demanda Antoine en s'approchant des jumelles et en essayant de regarder dedans. Je ne vois rien !

— C'est normal, il faut payer pour les utiliser, dit Adrien.

Antoine sortit de sa poche la pièce nécessaire pour activer les jumelles et il observa la ville pendant quelques instants.

— À mon tour ! réclama Rose.

Antoine lui céda la place.

— Wow ! dit Rose. Les gens sont tout petits ! On dirait des fourmis !

Elle éclata de rire.

— Il y a tellement d'arbres ! reprit-elle. Et presque pas d'autos.

Antoine voulut regarder de nouveau dans les jumelles et Rose s'écarta.

— Je vois... le Stade olympique ! dit Antoine.

— C'est le grand machin, là-bas ? demanda Rose. Pas besoin de jumelles pour ça, il est énorme.

— Je vois... une lumière rouge !

Adrien sursauta.

— Es-tu sûr que c'est une lumière rouge, Antoine ?

— Ben oui ! Il y a même une auto arrêtée devant.

Sophie se précipita sur les jumelles et dut chercher un instant avant de trouver un feu de circulation allumé. Elle regarda autour et en vit d'autres. Elle aperçut aussi des lumières aux fenêtres de certains immeubles.

— L'électricité est revenue... L'électricité est revenue !

Sophie sentit l'excitation la traverser. Tout allait enfin rentrer dans l'ordre !

Antoine se mit à danser en tournant sur lui-même avec grâce.

— Yé ! L'électricité est revenue, répétait-il.

— Pourquoi est-ce que c'est une bonne nouvelle ? demanda Rose.

— Ça veut dire qu'on va pouvoir recharger le cellulaire de Sophie et appeler nos parents, expliqua Adrien.

— On va parler à Papa et à Maman ? demanda Rose, les yeux remplis de larmes sous le coup de l'émotion.

— Oui, très bientôt. Il faut juste qu'on trouve une prise de courant, répondit Sophie en étreignant Rose.

— Où est-ce qu'il y a des prises ?

— Pas ici, en tout cas, dit Adrien.

Tout de suite, Sophie échafta un plan, mais elle était résolue à ne plus imposer ses idées aux trois autres.

— Voulez-vous qu'on redescende sur le Plateau pour charger mon téléphone ou qu'on continue notre route ?

— On redescend ! Je suis tanné de grimper, répondit Antoine.

— Mais on ne sait pas où aller, sur le Pla-

teau, fit Adrien. On ne va pas sonner à une porte au hasard. Et puis, même si on arrive à parler à nos parents, peut-être qu'ils vont mettre des heures à nous rejoindre et, dans ce cas-là, qu'est-ce qu'on va faire ? Non, conclut-il, on doit aller chez Mimi.

— Mais..., commença Antoine, à court d'arguments. Mais...

Devant son air triste et penaud, Sophie vint s'accroupir devant lui.

— Je sais que tu n'as plus envie de marcher, Antoine. Mais si on arrive à se rendre jusqu'à la maison de la tante de Rose et d'Adrien, Maman va venir nous chercher.

— Mais..., reprit Antoine, mais...

— Je suis désolée, Antoine. C'est plate, je sais. Dans quelques heures, on va pouvoir se reposer, OK ?

Résigné, Antoine poussa un soupir et hocha la tête.

Une fois de plus, ils se remirent en marche. Ils traversèrent une section du mont Royal où la route semblait taillée dans la pierre : des falaises se dressaient des deux côtés de la voie. De temps en temps, des branches leur blo-

quaient le chemin, mais ils réussirent toujours à les déplacer ou à les contourner.

Sophie, Antoine et Rose se relayaient pour pousser le fauteuil d'Adrien. Tous les quatre étaient concentrés sur leur but : arriver enfin à Westmount et se reposer, sur un divan ou sur un lit. Et manger à leur faim, aussi. Ils firent quelques pauses, le temps de boire une gorgée d'eau et de s'étirer un peu. Ils avaient chaud, ils étaient fatigués, mais ils étaient aussi plus déterminés que jamais.

Puis, tout d'un coup, la route se mit à redescendre et les quatre amis poussèrent un soupir de soulagement collectif.

* * *

— C'est quoi, ça ? demanda Antoine un peu plus loin.

Il désignait du doigt un bâtiment sur lequel le mot CAVALERIE était écrit en grands caractères.

— C'est la police montée, dit Adrien et, à ces mots, Rose hennit en se mettant à trotter comme un cheval.

— Oh ! dit Sophie, est-ce qu'on pourrait leur demander de l'aide ?

— On pourrait, répondit Adrien, mais je suis pas mal sûr qu'ils n'auront pas de véhicule adapté. Et c'est hors de question que j'abandonne mon fauteuil.

— Je comprends, mais ils ont sans doute une prise de courant pour brancher mon cellulaire et appeler nos parents !

— Tu n'as pas peur qu'ils posent plein de questions et nous forcent à rester sur place ? demanda Adrien, incertain.

— Je ne sais pas...

— On est des enfants, Sophie, insista Adrien. Ils ne nous laisseront pas repartir comme ça, j'en suis sûr.

— Mais... il faut qu'on charge mon cellulaire !

— Je pense qu'on n'est plus bien loin de chez Mimi, maintenant. Ça ne m'embête pas d'attendre un peu plus longtemps pour éviter que la police s'en mêle...

Sophie avait très hâte de parler enfin à sa mère, mais elle comprenait aussi les réserves d'Adrien. Après tout ce qu'ils avaient traversé

depuis deux jours, attendre encore un peu semblait acceptable.

— OK, d'accord.

Et ils passèrent devant la cavalerie sans s'arrêter. L'instinct de Sophie lui criait de faire demi-tour et d'aller demander l'aide de la police, mais elle n'en fit rien.

CHAPITRE 20

Westmount

Un peu plus loin, la route se divisait en deux. Sophie sortit la carte.

— Ça y est ? demanda Antoine. On a traversé la montagne ?

— Presque ! répondit Sophie en trouvant l'embranchement sur la carte. On doit prendre à gauche ici et la route arrive directement à Westmount !

Ils marchèrent le long d'un large boulevard puis, après ce qui leur sembla une éternité, ils s'enfoncèrent enfin dans les rues résidentielles du quartier de la tante Mimi (« Youpi ! » s'exclamèrent Antoine et Rose).

Après la jungle du mont Royal, Sophie se dit qu'avec leurs façades lisses et leurs cours parfaitement entretenues, les maisons de Westmount paraissaient presque saugrenues.

— Je reconnais cette rue ! s'exclama soudain Rose. Mimi habite juste à côté d'ici !

— *Yes!* s'écria Antoine. Comment s'appelle la rue, déjà ?

— Chemin de Breslay, répondit Rose, qui avait mémorisé correctement le nom de la rue depuis qu'Adrien l'avait reprise. On va la croiser bientôt de ce côté, je m'en souviens !

Et comme de fait, quelques instants plus tard, ils atteignirent le chemin de Breslay.

— C'est ici ! C'est ici ! s'écria Rose, en pointant du doigt une grande maison rouge avec une porte bleue.

Adrien examina la maison et la rue avant de confirmer :

— Oui, on y est, tu as raison !

Ils s'avancèrent en silence jusqu'à la porte qui, comme l'avait annoncé Adrien, n'avait pas de marches. Une étrange gravité s'était emparée du groupe. C'était comme si, après tout ce temps et toutes ces épreuves, toucher enfin au but les avait pris de court.

Immobiles, ils hésitèrent un long moment et c'est finalement Rose, dressée sur la pointe des pieds, qui appuya sur la sonnette. Ils attendirent quelques instants et... rien ne se passa.

Rose fronça les sourcils et appuya une deuxième fois, mais la porte ne s'ouvrit toujours pas.

Antoine alla se poster à la fenêtre pour essayer de voir à l'intérieur, mais un bosquet d'hydrangées rendait l'opération difficile. Il sauta sur place pour tenter de voir de l'autre côté du feuillage.

— Antoine ! Arrête ! plaïda Sophie. Tu vas attirer l'attention des voisins.

— Mimi n'est pas chez elle..., fit Rose sur un ton à mi-chemin entre une question et une affirmation.

— On dirait que non, dit Adrien, et il poussa un long soupir en fermant les yeux.

Soudain, ils entendirent une voix derrière eux.

— Adrien ? Rose ?

D'un seul mouvement, les quatre amis firent volte-face.

— Mimi ! s'exclama Rose en sautant dans les bras de sa tante qui venait d'apparaître sur le trottoir, un sac de provisions à l'épaule.

— En voilà une surprise ! Vous êtes venus nous rendre visite ? Où sont vos parents ?

— À Ottawa ! répondit Rose.

— Tu n'es pas sérieuse ? fit Mimi en dévisageant les quatre enfants sales et fatigués qui se trouvaient devant elle. Vous êtes tous seuls ?

— Oui, dit Adrien. Est-ce qu'on peut se réfugier chez toi en attendant qu'ils reviennent ?

— Mais bien sûr ! lança Mimi en sortant une clé de sa poche. Entrez, entrez !

Sophie fut la dernière à passer la porte. Aussitôt, elle fut frappée par l'obscurité et le silence de la maison. À leurs pieds, le plancher était couvert d'un tapis coloré qui conférait à la pièce une atmosphère douce et feutrée. Après deux journées passées dehors, c'était merveilleusement reposant de se retrouver à l'abri du soleil et du vent.

La bande pénétra dans la cuisine, où Mimi sortit quatre verres qu'elle remplit d'eau froide. Pendant que les rescapés vidaient leur verre, elle prépara des viandes froides, du fromage et des craquelins qu'elle déposa dans une assiette. Ils se servirent avec appétit, sous le regard bienveillant de Mimi.

— Au fait, dit Adrien après avoir avalé sa première bouchée, je te présente Sophie et Antoine. Leur mère est à la même conférence que Papa et Maman, à Ottawa.

— Et tous les quatre, on forme les Turbules ! lança fièrement Rose sous le regard approbateur d'Antoine.

— Enchantée, fit Mimi en souriant.

— Oh ! dit Sophie en se levant d'un bond. Est-ce que je peux appeler ma mère, s'il vous plaît ? La batterie de mon cellulaire est à plat...

— Il y a un téléphone dans le salon. Tu peux l'utiliser. Et si tu me donnes ton cellulaire et ton chargeur, je peux les brancher pendant ce temps-là.

— Merci, dit Sophie en fouillant dans son sac à dos.

— Moi aussi, je veux parler à Maman ! s'écria Antoine.

Antoine sur les talons, Sophie quitta la cuisine en direction du salon et trouva facilement le téléphone posé sur une commode contre le mur. Fébrile, elle composa le numéro de cellulaire de sa mère, qui décrocha après deux sonneries.

— Allô ? fit une voix familière au bout du fil.

Sophie sentit ses yeux se remplir de larmes et ses épaules s'affaïsser en entendant la voix de sa mère. Enfin, elle allait pouvoir se reposer.

— Maman ! Où es-tu ?

— Sophie ! Je suis tellement soulagée de te parler. J'essaie de t'appeler sans arrêt depuis avant-hier, mais personne ne décroche ! Est-ce que tout va bien ? Je ne reconnais pas le numéro que tu utilises.

— C'est une très longue histoire, mais on est chez la tante d'Adrien et de Rose. Elle s'appelle Mimi et elle habite dans Westmount. Allez-vous pouvoir venir nous chercher ici ?

— Bien sûr. Seb est avec vous ? Et pourquoi n'êtes-vous pas restés à Laval ?

— Non, Seb n'est pas avec nous, on ne l'a pas vu depuis le soir de l'orage. Pour le reste, je te raconterai tout ça quand on se verra, d'accord ? Peux-tu juste dire à Patricia et à Joseph qu'on est chez Mimi, s'il te plaît ? Ils vont savoir où c'est.

— Oui, donne-moi une seconde.

Sophie entendit sa mère expliquer la situation aux parents d'Adrien et de Rose. Des exclamations de surprise parvinrent à ses oreilles.

— C'est bon, reprit la mère des enfants. On arrive le plus vite possible... dans... Combien de temps, Patricia ? Deux heures ? Deux heures, Sophie, OK ?

— OK. J'ai vraiment hâte de te voir, Maman. Antoine veut te dire un mot, je te le passe.

Antoine s'impatiait à côté de Sophie et c'est tout juste s'il ne lui arracha pas le téléphone des mains.

— Maman ! hurla-t-il dans le récepteur. Tu arrives quand ?

Sophie percevait la voix étouffée de sa mère dans le combiné, en réponse aux questions surexcitées d'Antoine. Puis, à travers l'appareil, elle entendit sa mère conclure :

— Restez là où vous êtes, surtout. Je vous aime ! À tantôt !

Sophie raccrocha. Leur périple touchait vraiment à sa fin, cette fois.

* * *

Dans la cuisine, les deux autres racontaient à Mimi les détails de leur traversée de Montréal. Mimi avait une expression de stupeur sur le visage, mais elle les laissait continuer leur récit sans les interrompre.

— Et là, *The Shadow* m'a apporté des pansements pour mon genou, précisa alors Rose.

— Ce. N'était. Pas. *The. Shadow*, articula Adrien.

Un peu malgré elle, Sophie sourit en entendant rejouer cette conversation.

— Alors c'était qui ? demanda Rose, comme toutes les fois précédentes.

— Je ne sais pas. Un inconnu, dit Adrien.

— Vous ne l'avez jamais vu de près ? demanda Mimi.

— Non, répondit Adrien. Au début, on a pensé que c'était peut-être Seb, parce qu'il avait un grand chapeau, mais ça n'a pas vraiment de sens... Pourquoi est-ce qu'il nous aurait suivis à distance alors qu'il était censé s'occuper de nous ?

— C'est très curieux, fit Mimi. Rose, veux-tu qu'on change ton pansement ?

— Oui, d'accord.

Pendant que Mimi s'affairait à nettoyer la plaie, qui paraissait moins étendue et moins rouge que la veille, elle continua à poser des questions à la bande.

— Vos parents vont venir vous chercher ici ?

— Oui, dit Sophie. Si ça ne vous dérange pas trop de nous héberger en attendant...

— Bien sûr que non ! s'exclama Mimi. Aussi longtemps que ça prendra. Attendez, je pense qu'il y a des framboises au frigo.

* * *

Une fois que les quatre amis eurent fini de se restaurer dans la cuisine, Mimi les mena au salon où ils s'installèrent sur le divan. Antoine poussa un soupir de contentement en se laissant tomber au milieu des coussins parfaitement moelleux. Voyant Adrien hésiter, Sophie lui demanda :

— Veux-tu que je t'aide à descendre de ton fauteuil ? Le sofa a l'air très confortable.

— Oui, je veux bien.

Sophie savait comment se placer maintenant, et la manœuvre ne prit que quelques secondes. Comme pour faire écho à Antoine, Adrien s'assit en soupirant d'aise.

— Oh que ça fait du bien, dit-il en ajustant sa position, les yeux clos. Si je m'endors, ne m'en voulez pas. J'ai besoin d'une bonne sieste.

Les deux petits semblaient partager son opinion et Rose ferma les yeux pendant qu'Antoine bâillait à s'en décrocher la mâchoire.

— *Hello!* fit une voix d'homme au moment même où Sophie allait s'assoupir. *Mimi, are you in the kitchen?*

— *In the living room, Noah!*

Un homme barbu à l'air aimable entra alors dans le salon.

— *And what have we here?* demanda-t-il avec un sourire en voyant les quatre amis.

— *Adrien, Rose and two of their friends are going to be staying with us for a bit.* Et on va parler français, d'accord ?

— D'accord, dit Noah. Comment ça va, Adrien et Rose ?

Mais il n'obtint pas de réponse : ils s'étaient endormis, et Antoine aussi. Après un dernier regard vers son frère, Sophie se laissa à son tour glisser dans un sommeil profond.

ÉPILOGUE

Le retour à la maison

C'est la voix de sa mère qui tira Sophie du sommeil. Elle discutait à voix basse avec Mimi, Noah et les parents d'Adrien et de Rose. Sophie s'extirpa du fauteuil où elle s'était endormie et alla la serrer de toutes ses forces. Blottie dans les bras de sa maman, Sophie se sentit en sécurité pour la première fois depuis des jours.

— Comment vas-tu, ma chérie ? demanda sa mère en déposant un baiser sur ses cheveux.

— Ça va. Je suis surtout contente que tu sois là. J'ai tellement de choses à te raconter !

— J' imagine ! Mais commençons par rentrer à la maison. Veux-tu réveiller ton frère ?

* * *

Bientôt, ils furent tous sur le trottoir, devant la maison de Mimi et de Noah. L'heure des adieux avait sonné. Sophie sentit son cœur se serrer. En deux jours, les quatre enfants étaient passés du stade de simples connaissances à... elle ne savait pas bien quoi au juste, mais la traversée de Montréal avait créé un lien très fort entre eux.

— Adrien, Rose, je..., commença Sophie, qui peinait à trouver les mots pour exprimer la gratitude et la tendresse qui la submergeaient.

— Ça a été un honneur de vivre ce véritable cauchemar avec vous, fit Adrien, un sourire aux lèvres.

— C'était ma première vraie aventure ! renchérit Rose. Et... j'ai quand même aimé ça !

Sophie fit oui de la tête, trop émue pour parler.

— Pour notre prochaine aventure, on apportera des meilleures collations, d'accord ? proposa Antoine.

— En parlant de repas, rendez-vous pour une pizza près de chez nous la semaine prochaine ? lança Adrien.

— Tu peux compter sur nous ! répondit Sophie avec enthousiasme.

Après de longues accolades, les deux familles se séparèrent, l'une prenant le chemin de Rawdon et l'autre, de Laval.

Durant le trajet compliqué par la fermeture de plusieurs rues, Sophie ne dit pas un mot. Le front collé à la vitre de la voiture de sa mère, elle se contentait de regarder rêveusement défiler les rues. Le mouvement fluide de l'auto lui donnait l'impression de glisser à travers la ville qu'elle saluait, quartier après quartier, comme une vieille amie. Elle connaissait Montréal maintenant, ses recoins, ses odeurs, sa végétation. Les maisons en briques et en pierres couvertes de vigne, les montants en fer et les escaliers extérieurs lui paraissaient aussi familiers que des parties de son propre corps.

Lorsqu'ils arrivèrent dans Ahuntsic, Sophie croisa le regard d'une femme qui marchait sur le trottoir. Elle la reconnut aussitôt.

— Arrête la voiture ! cria-t-elle.

Sa mère sursauta.

— Tout va bien, Sophie ?

— Oui ! Mais je dois parler à cette femme.

— Quelle femme ?

— Là-bas, la vois-tu ?

La mère de Sophie trouva une place pour

stationner la voiture. Sophie en descendit et se précipita vers la femme qui marchait quelques mètres plus loin.

— Vous êtes la femme du pont ! dit Sophie.

— « La femme du pont » ? Ha ! C'est la première fois qu'on m'appelle comme ça.

Elle affichait un grand sourire.

— Je m'excuse, je ne connais pas votre nom.

— Je m'appelle Julie.

— Moi, c'est Sophie. C'est vous qui nous avez suivis, n'est-ce pas ?

Julie haussa les épaules.

— Quatre enfants qui se promènent tout seuls comme ça, en ville, ça ne me disait rien qui vaille. J'ai décidé de vous accompagner un bout, juste pour garder un œil sur vous.

— C'est vous qui nous avez donné des pansements dans le chapeau ?

— J'ai vu la petite tomber, de loin. J'ai pensé que ça pourrait vous rendre service.

— Ça nous a vraiment rendu service. Merci.

— C'est correct, dit Julie, en regardant à terre. Le chapeau, l'as-tu gardé ?

— Non..., répondit Sophie, un peu mal

à l'aise. On l'a laissé dans l'immeuble en construction.

— Bah, il servira à quelqu'un d'autre, ce n'est pas grave. En tout cas, je dois y aller. Bonne chance, ma petite !

— Merci ! dit encore Sophie. Et si un jour vous avez besoin d'aide...

Mais la femme avait déjà repris sa route. En marchant, sans se retourner, elle envoya la main à Sophie qui la regarda s'éloigner avant d'aller se rasseoir dans la voiture.

— Qui c'était ? demanda sa mère.

— *The Shadow*, répondit Sophie en faisant un clin d'œil à Antoine.

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Nous remercions le Conseil des arts du Canada pour son soutien financier à notre programme de publication ainsi que pour son aide à la traduction et reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada.

Canada 

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Québec 

Couverture : Michaël Tessier

EXTRAIT DU CATALOGUE

BORÉAL JUNIOR

1. Corneilles
2. Robots et Robots inc.
3. La Dompteuse de perruche
4. Simon-les-nuages
5. Zamboni
6. Le Mystère des Borgs aux oreilles
vertes
7. Une araignée sur le nez
8. La Dompteuse de rêves
9. Le Chien saucisse
et les Voleurs de diamants
10. Tante-Lo est partie
11. La Machine à beauté
12. Le Record de Philibert Dupont
13. Le Bestiaire d'Anaïs
14. La BD donne des boutons
15. Comment se débarrasser de Puce
16. Mission à l'eau !
17. Des bleuets dans mes lunettes
18. Camy risque tout
19. Les parfums font du pétard
20. La Nuit de l'Halloween
21. Sa Majesté des gouttières
22. Les Dents de la poule
23. Le Léopard à la peau de banane
24. Rodolphe Stiboustine
ou L'enfant qui naquit deux fois
25. La Nuit des homards-garous
26. La Dompteuse de ouaouarons
27. Un voilier dans le cimetière
28. En panne dans la tempête
29. Le Trésor de Luigi
30. Matusalem
31. Chaminet, Chaminouille
32. L'Île aux sottises
33. Le Petit Douillet
34. La Guerre dans ma cour
35. Contes du chat gris
36. Le Secret de Ferblantine
37. Un ticket pour le bout du monde
38. Bingo à gogos
39. Nouveaux contes du chat gris
40. La Fusée d'écorce
41. Le Voisin maléfique
42. Canaille et Blagapar
43. Le chat gris raconte
44. Le Peuple fantôme
45. Vol 018 pour Boston
46. Le Sandwich au nilou-nilou
47. Le Rêveur polaire
48. Jean-Baptiste, coureur des bois
49. La Vengeance de la femme en noir
50. Le Monstre de Saint-Pacôme
51. Le Pigeon-doudou
52. Matusalem II
53. Le Chamane fou
54. Chasseurs de rêves
55. L'Œil du toucan
56. Lucien et les ogres
57. Le Message du biscuit chinois
58. La Nuit des nûtons
59. Le Chien à deux pattes
60. De la neige plein les poches
61. Un ami qui te veut du mal
62. La Vallée des enfants
63. Lucien et le mammouth
64. Malédiction, farces et attrapes !
65. Hugo et les Zlouis
66. La Machine à manger les brocolis
67. Blanc comme la mort
68. La forêt qui marche
69. Lucien et la barbe de Dieu
70. Symphonie en scie bémol
71. Chasseurs de goélands
72. Enfants en guerre
73. Le Cerf céleste
74. Yann et le monstre marin
75. Mister Po, chasseur
76. Lucien et les arbres migrants
77. Le Trésor de Zanlepif
78. Brigitte, capitaine
du vaisseau fantôme

79. *Le Géant à moto avec des jumelles
et un lance-flammes*
80. *Pépin et l'oiseau enchanté*
81. *L'Hiver de Léo Polatouche*
82. *Pas de poisson pour le réveillon*
83. *Les Contes du voleur*
84. *Le Tournoi des malédictions*
85. *Saïda le macaque*
86. *Hubert-Léonard*
87. *Le Trésor de la Chunée*
88. *Salsa, la belle siamoise*
89. *Voyages avec ma famille*
90. *La Bergère de chevaux*
91. *Lilou démenage*
92. *Les géants sont immortels*
93. *Saucisson d'âne et bave d'escargot*
94. *Les Rats de l'Halloween*
95. *L'Envol du dragon*
96. *La Vengeance d'Adeline Parot*
97. *La Vraie Histoire du chien
de Clara Vic*
98. *Lilou à la rescousse*
99. *Bibitsa ou L'étrange voyage
de Clara Vic*
100. *Max au Centre Bell*
101. *Les Ombres de la nuit*
102. *Max et la filature*
103. *Mesures de guerre*
104. *En mai, fais ce qu'il te plaît*
105. *Max et le sans-abri*
106. *Amour de louve*
107. *La Forêt des insoumis*
108. *Max et Freddy la terreur*
109. *Un été à Montréal*
110. *Adieu mon beau chalet*
111. *Max et la belle inconnue*
112. *Élisabeth et le Super Midi Club*
113. *Élisabeth dans le pétrin*
114. *Élisabeth à la rescousse*
115. *Le Cirque ambulante*
116. *Max au secours de Théo*
117. *La Fantastique Aventure en forêt*
118. *La Périlleuse Escapade
au parc Dumont*

119. *L'Étonnante Visite dans la classe
de mademoiselle Aglaée*
120. *Les Grossièretés de Jacques Cartier*
121. *Les Bulles*
122. *Escapades à Cuba*
123. *Les Secrets de Magellan*
124. *Les Colères de Sacagawea*
125. *Louise et les cowboys
du Saint-Laurent*
126. *Un été de papier*
127. *L'Envers-de-monde*

BORÉAL INTER

1. *Le raisin devient banane*
2. *La Chimie entre nous*
3. *Viens-t'en, Jeff!*
4. *Trafic*
5. *Premier But*
6. *L'Ours de Val-David*
7. *Le Pégase de cristal*
8. *Deux heures et demie avant Jasmine*
9. *L'Été des autres*
10. *Opération Pyro*
11. *Le Dernier des raisins*
12. *Des hot-dogs sous le soleil*
13. *Y a-t-il un raisin dans cet avion ?*
14. *Quelle heure est-il, Charles ?*
15. *Blues 1946*
16. *Le Secret du lotto 6/49*
17. *Par ici la sortie !*
18. *L'assassin jouait du trombone*
19. *Les Secrets de l'ultra-sonde*
20. *Carcasses*
21. *Samedi trouble*
22. *Otish*
23. *Les Mirages du vide*
24. *La Fille en cuir*
25. *Roux le fou*
26. *Esprit, es-tu là ?*
27. *Le Soleil de l'ombre*
28. *L'étoile a pleuré rouge*
29. *La Sonate d'Oka*
30. *Sur la piste des arénicoles*

31. *La Peur au cœur*
32. *La Cité qui n'avait pas d'étoiles*
33. *À l'ombre du bûcher*
34. *Donovan et le secret de la mine*
35. *La Marque des lions*
36. *L'Or blanc*
37. *La Caravane des 102 lunes*
38. *Un grand fleuve si tranquille*
39. *Le Jongleur de Jérusalem*
40. *Sous haute surveillance*
41. *La Déesse noire*
42. *Nous n'irons plus jouer dans l'île*
43. *Le Baiser de la sangsue*
44. *Les Tueurs de la déesse noire*
45. *La Saga du grand corbeau*
46. *Le Retour à l'île aux Cerises*
47. *Avant que la lune ne saigne*
48. *Lettre à Salomé*
49. *Trente-neuf*
50. *BenX*
51. *Paquet d'os et la Reine des rides*
52. *Les Belles Intrépides*
53. *Le Château des Gitans*
54. *L'Exode des loups*
55. *La Mauvaise Herbe*
56. *Une bougie à la main*
57. *21 jours en octobre*
58. *Le Toucan*
59. *Les Années de famine*
60. *La Révolte*
61. *Sans consentement*
62. *Destins croisés*
63. *Les Oies sauvages*
64. *Les Pierres silencieuses*
65. *Lili Moka*
66. *Les poèmes ne me font pas peur*
67. *Cahokia*
68. *Saint-Icité du bout du monde*
69. *Flannery*
70. *Les Marées*

71. *Pistolero*
72. *Rohingyas*
73. *Indochine*
74. *Plutonium*
75. *Pilleurs de rêves*
76. *Ténèbres*
77. *Cicatrices*
78. *D'Iberville contre vents et marées*
79. *Le Dernier Viking*
80. *Le Disparu de Lac-aux-Vents*
81. *Sur les traces de tante Charlotte*
82. *Les Quatre Vérités*
83. *Nos cris*
84. *Le Premier Fasciste*
85. *La Fille de l'Inca*
86. *Tout ce qui déborde*
87. *Le Traité envolé*

BRISE-GLACE

- Sara Dignard
Ghostée
 Kristina Gauthier-Landry
Kaléidoscope mon cœur
 Renaud Jean
Projet personnel
 Lucile de Pesloüan
Tiens-toi droite
 Noémie Pomerleau-Cloutier
Tête boule disco
 Laurent Theillet
Les poèmes ne me font pas peur
 Brigitte Vaillancourt
Saison chaude

VOYAGE AU PAYS DU MONTNOIR

1. *La Ville sans nom*
2. *L'Énigme des triangles*
3. *La Dame à la jupe rouge*

La couverture de ce livre est imprimée sur un papier FSC Mixte.
L'intérieur de ce livre a été imprimé sur du papier Sustana Enviro.
Ce papier contient 100 % de fibres recyclées durables de Sustana
et il est fabriqué avec un procédé sans chlore. Il a reçu l'appellation
Garant des forêts intactes^{MC} et il est certifié FSC®.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 2025
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

Adeline
CAUTE

LES RESCAPÉS DE L'ORAGE



Sophie, Adrien, Antoine et Rose devaient passer quelques jours bien ordinaires à Montréal, mais rien ne se déroule comme prévu. Laissés à eux-mêmes dans une ville qu'ils connaissent très mal, ils doivent faire preuve d'ingéniosité quand un orage violent menace d'éclater.

Or, avec le fauteuil roulant d'Adrien et les petites jambes de Rose, la cadette du groupe, trouver un abri n'est pas une mince affaire. La bande se réfugie in extremis sous le pont Viau alors que se déchainent les éléments.

Pendant plus de vingt-quatre heures, Montréal est à l'arrêt : plus de courant, plus de voitures dans les rues et, pire que tout, plus de réseau cellulaire ! Leur dernier recours : Mimi, la tante d'Adrien et Rose, qui vit... à l'autre bout de la ville !

Montréalaise d'adoption, Adeline Caute a grandi à Paris. Elle enseigne la littérature au Collège Dawson depuis 2013. *Les Rescapés de l'orage* est son premier roman pour la jeunesse.



Niveau de lecture : facile